

Le Folklore Brabançon

Histoire et vie populaire

Décembre 1983

40

Périodique trimestriel

LE FOLKLORE BRABANÇON

Histoire et vie populaire

Décembre 1983 - N° 240

Organe du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.

Président: *Emile-Georges COURTOY, Député permanent.*

Vice-Présidents: *Jacques MARCHAL et Claude ROTTHIER-BOELS, députés permanents.*

Directeur: *Gilbert MENNE*

Rédacteur: *Myriam LECHÉNE*

Lay-out: *Marc SCHOUPPE*

Prix au numéro: 70 F.

Collation 1983 (4 numéros): 250 F.

Siège: rue du Marché-aux-Herbes, 61, 1000 Bruxelles

Tél.: 02/513.07.50.

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 00. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. du Service de Recherches Historiques et Folkloriques: 000-0025594-83.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Toute la correspondance doit être adressée au Directeur.

Il existe une édition néerlandaise du « Folklore Brabançon » qui paraît également tous les trois mois et qui contient des articles originaux. Mêmes conditions d'abonnement.

Sommaire

Histoire du Brabant. I. Emprunts de lancement, lancement d'Emprunts, par Emile LOUSSE.	p. 319
Témoignage bénédictin: l'Abbaye d'Affligem, par Gladys GUYOT.	343
La pierre de Gobertange, légende et réalité, par Alfred LEFEVRE	377
De-ci, de-là... légende de Noël	397
Bibliographie	401

Le numéro 240 de la revue «De Brabantse Folklore» contient les articles suivants:

<i>Witloof- en streekmuseum voor 10-jarige heemkring «De Trekkers» te Sint-Stevens-Woluwe</i> door Jos LAUWERS	p. 3
<i>«Contreries» ofte Braederschappen, onze folkloristische culinnaire ambassadeurs (vervolg)</i> door Claudine ROMMELAERE en Piet LENAIN	15
<i>Onze Brusselse Bruegelwijk leeft</i> door Julla DE BUS	29
<i>Bibliografie van Diest 1982</i> door Robert VAN DE VEN	42
<i>Evenepoels «Dame met het kopje thee»</i> door Hubert COENEN	49
<i>Diest en zijn koninklijke bezoekers</i> door Frans LOIX	57
<i>In memoriam: Carnavaikelzer Frans Eyckmans uit Leuven</i> door Hervé LA BARTHE	81
<i>Leestafelnieuwtjes:</i> <i>door Hervé LA BARTHE: Volksmuziekatelier «Jaarboek I»</i>	83
<i>door Julia DE BUS: Grafmonumenten van de middel-eeuwen tot in de 19de eeuw</i>	86
<i>Tekenwedstrijd voor kinderen «Kermis in mijn wijk»</i>	88

Histoire du Brabant

I

Emprunts de Lancement, Lancement d'Emprunts

par Emile LOUSSE

Henri Pirenne écrivait, au début de ce siècle, que la Belgique est le microcosme de l'Europe et que, pour bien les comprendre, la Belgique elle-même et sa glorieuse histoire, il importe de les considérer sous cet angle-là (*). Il n'en va pas autrement pour le Brabant, plaque tournante de la Belgique, ni pour Bruxelles, capitale du Royaume actuel et cœur du Brabant depuis des siècles. C'est du Brabant, comme carrefour des civilisations depuis le début de son existence, que nous voulons dissertar, non sans amour pour notre terre ancestrale et natale, non sans émotion ni fierté légitimes, mais le plus objectivement possible, néanmoins.

Dans la formation territoriale de la Belgique actuelle, le Brabant fut un catalyseur puissant. Pour le développement de nos libertés communales, provinciales et nationales, ce fut un pilote expérimenté; le plus fort des champions, invaincu peut-on dire. Ces deux vérités fondamentales sont d'évidence et pourraient se passer de démonstration. Elles servent de fils conducteurs.

Existe-t-il une « histoire » du Brabant ? Une histoire « moderne », s'entend, c'est-à-dire une histoire qui, répondant aux exigences « modernes » de la critique, dépasserait la fin du moyen âge, pour embrasser les périodes « moderne » et contemporaine, telles qu'il en existe, par exemple, pour les comtés de Looz, de Namur et de Hainaut, pour le duché de Luxembourg et la principauté de Liège ? Nos histoires « nationales », d'ancienne mode, qui vaudraient la peine d'être époussetées et remises à neuf, à ce point de vue-là, s'arrêtent pour chacun de nos « pays » particuliers, au moment de la fusion, de l'unification, de la concentration territoriale et politique des dix ou dix-sept « provinces » sous la Maison de Bourgogne et la Maison de Habsbourg, tout comme si ces « pays » avaient perdu, chacun, leur individualité propre, du fait d'avoir été réunis, « fédérés », dans un ensemble plus vaste : « la Généralité ». *Les lignes de Force de l'Histoire du Brabant*, par Marcel Vanhamme, ont ouvert la brèche ; il s'agit maintenant de s'installer dans la place (2).

On ne peut pas dire que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Mais que d'attrapes ! Inévitables, et surprenantes ! Propres à la mobilité des frontières, par exemple : plus grande que n'importe où ? Le Brabant nouveau-né pouvait paraître à peine viable. Il grandit toutefois et se fortifia, par les soins éclairés et vigoureux de la Maison de Louvain, robuste nourrice, comparable à la capétienne. Elle l'a fait pousser vers le Nord-Nord-Est, jusqu'à franchir la Meuse et même la dépasser pas endroits. Après la chute de Bois-le-Duc aux mains des Hollandais (1629), le processus de démantèlement progressif s'est poursuivi par pans, jusqu'à nos jours. Après le détachement du quartier septentrional (Pays-Bas) et de toute la province (belge) d'Anvers, le Brabant « résiduaire » n'est plus, en somme, que le Département délimité par le Directeur exécutif. Encore est-il menacé de « *splitsing* » et d'avortement non consentis. Au péril de mort, dans un âge avancé ?

L'ancienne cartographie laisse moins à désirer quant à la richesse des détails que pour l'exactitude des tracés ; de la part de la moderne, ce serait plutôt le contraire. Les difficultés proviennent notamment :

1° du fait que l'ancien duché de Brabant, avec ses appartenances limbourgeoises-ultramossanes, enjambait les frontières de trois Etats contemporains ;

2° que les cartes d'état-major, dans chacun de ces Etats - à l'exception de celles qui sont à l'usage des Forces aériennes, - s'arrêtent aux frontières et sont muettes pour ce qui se trouve au-delà ;
3° que ces diverses cartes ne sont pas à la même échelle ;
4° que les monographies locales ne sont pas sans défauts, ni même qu'elles ne manquent absolument, ça et là (3).

Subdivision administrative franque, *Braga, Braka* ou *Brakena*, désigne la rivière Senne, autrement dite la Braine. *Bamba*, désigne premièrement les prairies marécageuses ou argileuses des bords de la Braine ; ensuite, il s'est étendu à une grande partie de la Forêt Charbonnière. *Brabantum* apparaît au VII^e siècle, pour la première fois ; au siècle suivant, de nouveau, dans une *Vita* suivant laquelle S. Hubert, évêque de Maastricht-Liège, propagea la religion chrétienne « *in Taxandria* [entendons la Campine] et *in Brabantium* » ; enfin, le nom est inscrit dans un diplôme de Pépin le Bref (714-768), daté de 750, et dans le traité de Mersen (ou Meersen), du 9 août 870, par lequel Louis le Germanique et Charles le Chauve démembrement le royaume [de Lotharingie] de leur neveu Lothaire II, décédé sans progéniture, et fixèrent la frontière entre la France et la Germanie, sur une ligne Meuse-Ourthe (celle-là même qui fut garnie de défenses par les stratèges, dans l'Entre-deux-Guerres ? (4).

A l'égard de Bébé-Brabant, la nature ne fut marâtre ni prodigue : modérée simplement, dans une honnête médiocrité, stimulant de progrès. Elle le déposa, ce petit Moïse, dans le berceau douillet du Roman Pays et de la Hesbaye - point culminant de la Moyenne Belgique : 174 m - sur le Mont hameau de Perwez (5), d'où ses puissants chevaux se mirent à galoper, plus d'une fois, pour la conquête des bruyères, des bois et marécages en bordure de l'immense plaine septentrionale de l'Europe et de l'Asie : depuis la Haine, la Dendre et l'Escaut jusqu'à la Meuse, en suivant au choix le cours sinueux de capricieuses rivières : la Senne, les deux Gettes et le Démer, les deux Nèthes, tous affluents de la Dyle - mini-Loire en son Val - et du ronflant Rupel gonflant. Impérialiste, le Brabant ? Dans une certaine mesure, qui ne l'est pas ? Mais hors mesure, sans mesure ? Assurément non. Relativement doux, comme ses paysages familiers, ce pays d'accueil et de transit : de transition. La nature l'a voulu tel, ainsi que son peuple. Ainsi que son climat tempéré le bénit, son peuple débonnaire eut l'esprit de la garder intact. Authentique Brabançon n'est pas irascible ; le fana-

tisme, il le vomit. Au XIX^e siècle, le Brabant fut, avec ses villes, un bastion du libéralisme classique, et certes, ce ne fut pas l'effet du hasard. Bluets et coquelicots fleurissent abondamment parmi les blés mûrs.

Les Brabançons « subissent » la guerre; ils la supportent mal; ils en souffrent chez eux mais n'en font pas un article d'exportation. L'impérialisme n'est pas leur fort; il leur viendrait plutôt de la part des autres, qui ne résistent pas à la tentation de les bousculer, de les envahir à répétition, tant c'est facile. Entre les sources des deux Gettes et la frontière de l'ancien comté de Namur, au Nord de la Méhaigne, s'ouvre un « couloir » naturel de quelques kilomètres de large, dépourvu d'obstacles dignes de mention; ni collines, ni dépressions, ni bois, ni marais; quelques mini-rivières toutefois, « dont le rôle stratégique capital ne saurait être exagéré » (8). Ce couloir, se situe sur la crête de partage entre les deux bassins de la



Carte de la Belgique des champs de bataille. Extrait de Belgique des champs de bataille, par J. Delmeille.

Meuse et de l'Escaut, courant presque en ligne droite, de Maastricht à Gembloux, par Hannut et Perwez, et se maintenant de manière à peu près constante à l'altitude de 130-160 mètres. Plateau rêvé pour des rencontres non idylliques. Si la Belgique a pu devenir un « champ de bataille » de l'Europe, la configuration orohydrographique du Brabant - surtout wallon - avec les portons contiguës des provinces actuelles de Limbourg, Liège, Namur, Hainaut, n'y est pas pour rien (?). Géographie « servante-maîtresse » d'Histoire? Ce n'est contradictoire ni paradoxal - nulle part -, assurément pas dans l'absorbant Ilmon de Hesbaye, tout imprégné de sang humain par la rivalité des Puissances en délire.

Les fouilles archéologiques ont fourni des preuves de la présence et de l'activité des hommes en terre brabançonne aux époques préhistoriques. Pour chacune de ces époques successives, quelques exemples sont donnés ci-dessous, suivant l'ordre alphabétique des toponymes actuels:

- Paléolithique: Court-Saint-Étienne (hameau de la Avenique), Haasrode, Holsbeek, Kessel-Lo, Linden, Lubbeek, Opvelp, Orp-le-Grand, Rotselaar, Wezemaal;
- Mésolithique: Balen (sur la Nèthe), Berlem (sur la Voer), Bracht, Holsbeek, Huldenberg, Kalmthout, Landen et les environs, Weelde (aux environs de Turnhout), Wommersom-lez-Tirlemont (9);
- Néolithique: Bierbeek, Blanden, Boltsfort, Haasrode, Houffalize, (Wals-houtem, au lieu-dit *Orie Grachten*), Loenhout, Maastricht, Opvelp, Ottenburg, Weelde;
- Age du Bronze, des champs d'urnes pour la plupart: Alphen, Baarle-Nassau, Berg, Bergeljk (tous en Brabant hollandais), Biez, Duerlen (Brt holl.), Goltle (Id.), Grobbendonk, Heerlen (Pays d'Outremeuse, Limbourg holl.), Hoogstraten, Kasterlee, Nieuwrode, Noville-sur-Méhaigne, Perwez, Riethoven (Brt holl.), Rijkevorsel, Turnhout, Wuustwezel, Zandhoven;
- Age du Fer: Baarle-Nassau, Basse-Wavre, Court-Saint-Étienne (la Quenique), Dion-Valmont, Heverlee (bijoux et monnaies), Kessel-Lo (*Kesselberg*), Limal (Mort-moine), Malines (*Nekkerspoel*), Forêt de Maerdaal (ancienne Saint-Nicolas dominant la vallée de la Nèthen) (Brt holl.), Postel, Rijkevorsel, Rotselaar, Weert (Prov. d'Anvers), Winghe-Saint-Georges (*Sint-Joris-Winge*).

Les sites en question sont répartis sur toute l'étendue de l'Union territoriale, Brabant-Limbourg-Outremeuse, constituée vers la fin du XIII^e siècle de notre ère. On en aurait fouillé 150, rien qu'en Hesbaye, à Overhespen et dans la vallée de la Petite-Gette, notamment (9).

Rien qu'à Bruxelles et dans les environs immédiats de l'actuelle capitale du Brabant, de la Belgique et de l'Europe, on a trouvé des vestiges de toute époque, en quantités plutôt restreintes, il est vrai. Dalant des Ages de la Pierre: dans Bruxelles même

(rue Philippe le Bon), à Schaerbeek (dans l'étang de Monplaisir), à Etterbeek (Casernes), à Woluwe-Saint-Lambert (*Lindekemolen*), à Uccle, Boltsfort, Auderghem et, sur la rive gauche de la Senne, à Molenbeek-Saint-Jean et Zellik. De l'Age du Bronze: à Bruxelles, Schaerbeek (*Kattepoel*). De l'Age du Fer: (époque gauloise), à Anderlecht (Champ de Sainte-Anne), à Molenbeek-Saint-Jean (*Lakenveld*). Près du champ de courses de Groenendael (avenue des Éclaircies), on a dégagé des bas-fourneaux, sans galerie d'appel d'air, antérieurs à l'époque romaine. La Forêt Charbonnière (*Silva Carbonaria*), ainsi baptisée par les Romains, s'occupait déjà, bien avant eux, des activités industrielles qui lui furent reconnues plus tard (10).

Dès avant l'arrivée de Jules César avec ses légions, la Dyle séparait deux tribus indigènes, l'une de l'autre: les Nerviens, sur la rive gauche, et les Aduatiques sur la droite (11). Les Romains maintinrent cette ligne de démarcation entre deux provinces de leur empire: la *Belgica secunda* avec la *Civitas Nerviorum* (capitale: Bavai) en guise de subdivision; la *Germania inferior*, dite plus tard *Secunda* avec la *Civitas Tungrorum* (chef-lieu: Tongres), dans laquelle la tribu des Tongres avait pris la place des Éburons (12). Par après, la même Dyle vint séparer les diocèses de Tongres - Liège et d'Arras - Cambrai, pour la durée d'un millénaire approximativement, jusqu'à l'introduction des décrets du concile de Trente (13). Au XIX^e siècle, la statue de Boduognat, le commandant de la première armée mise sur pied par « tous » les Belges coalisés contre l'invasisseur, fut érigée sur une place publique de la ville d'Anvers; de même, celle d'Amblorix, chef de la première « Résistance » armée de l'intérieur, sur la place de Tongres, au pied de la tour massive de la Basilique.

Dans les territoires conquis par les légions victorieuses, les ancêtres Romains ont ouvert leurs célèbres voies de communication, dont la resille transeuropéenne fut consolidée de nœuds. Des plaques tournantes de cette espèce, il y en eut, par exemple, comme intéressant particulièrement nos contrées: à Lyon (*Lugdunum*), à Reims (*Durocorium*), à Boulogne-sur-Mer (*Gessoriacum*), à Cologne (*Colonia Agrippinae*), Nimègue (*Noviomagum*), Leyde (*Lugdunum Batavorum*) et, surtout, Baval (*Bagacum*), le point central de sept chaussées, dites « de Brunehaut » (ou Brunehaut) (14). L'une d'entre ces chaussées, spécialement appelée « de Germa-

nie », allait de Bavai vers Cologne, par le Sud du Brabant, par la ville de Tongres et le fameux pont de Maastricht. C'était l'épine dorsale du réseau belge. Se dirigeant carrément vers le Nord, la route « des Bataves » pour sa part reliait Bavai à Utrecht, par Mons, Kester, Asse, Rumst, l'Est d'Anvers, Rijsbergen et Breda (15).

La liaison d'Ouest en Est, cette épine dorsale dont il vient d'être question, ne tenait pas rien qu'à un fil: c'était au contraire, tout un écheveau, que les spécialistes n'ont pas fini de démêler. Une autre chaussée sortait, en effet, de Tongres par la même porte que la route « de Germanie », dont elle se séparait à courte distance. Elle longeait la ligne de faite entre les bassins de la Meuse et de l'Escaut, tandis que la première nommée coupait en perpendiculaire toute la chevelure des affluents de l'Escaut: une petite rivière (qui passe à Landen), la Petite-Gette (à Léau), la Grande-Gette (à Tirlemont), la Dyle (à Louvain, c'est-à-dire quelques mètres aux approches d'un pont), la Senne (entre Bruxelles et Vilvorde), la Dendre (à Ninove) et ainsi de suite, poussant plus loin, toujours plus loin jusqu'à la côte (Boulogne-sur-Mer) (16). Avec la route « de Germanie » et celle « des Morins » (Baval - Tournai - Wervicq - Cassel - Boulogne), elle formait un triangle vital (Boulogne - Tongres - Bavai), que la route « des Bataves » scindait en bissectrice de l'angle Nord.

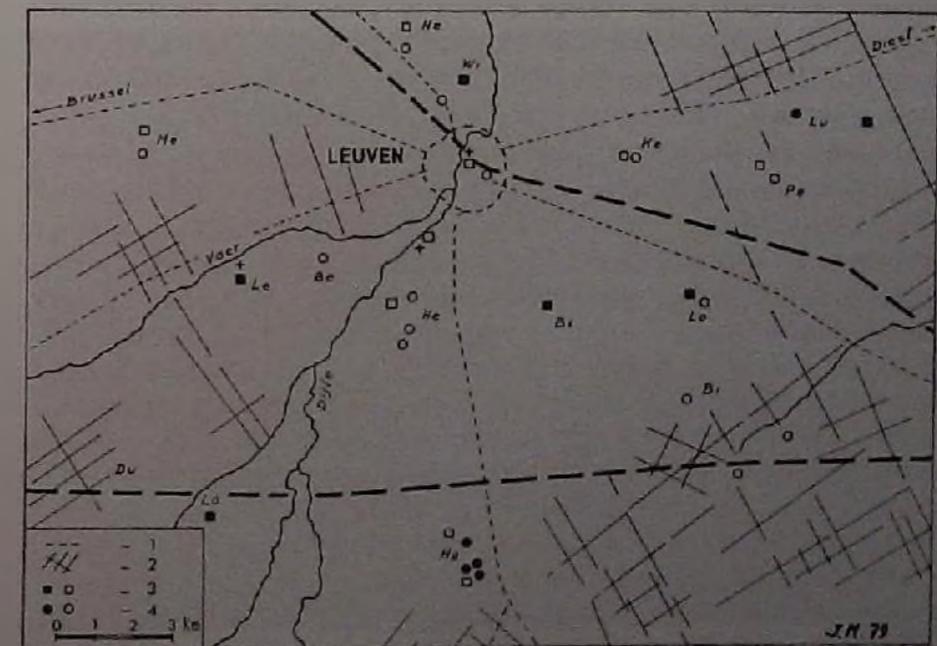
A proximité des frontières de l'empire encore plus qu'ailleurs, les voies romaines étaient jalonnées de postes militaires, pour des raisons évidentes de défense, police et sûreté: des camps permanents (*mansiones*), où les armées pouvaient s'arrêter au bout de chaque étape; des espèces d'hôtelleries (*stabula*), où les voyageurs civils et militaires, les courriers, trouvaient à part le gîte et le couvert, des chevaux frais; enfin, des postes fixes pour les impératifs de la logistique et pour l'usage d'un système de télégraphe aérien (*speculae*), non moins que pour la surveillance des populations et le maintien de l'ordre public. Toute la contrée (brabançonne, lorraine et liégeoise) des Deux-Gettes à la Meuse, - l'opulente Hesbaye, - doit être considérée comme un grenier d'abondance, un champ de ravitaillement de l'armée qui avait son centre à Tongres. Jusque dans les petits Pays d'Outremeuse, de vocation brabançonne tardive, les fouilles du *limes* ont justifié la naissance et favorisé la croissance de plusieurs musées d'antiquités romaines (Heerlen) (17).

L'action pénétrante des routes principales était démultipliée par des chemins secondaires (*diverticula*), qui s'accrochèrent - ou se détachèrent, comme on voudra. Ainsi, par exemple : 1° aux environs de Waremme, un *diverticulum* se dirigeant d'abord vers Lantremange et se bifurquant à Boekhout, vers Brustem d'un côté et, de l'autre, vers le gué de Neerlanden; 2° Landen - Walsbets - Montenaken - Liège; 3° Landen - Overwinden - Jodoigne - Basse-Wavre (villa); 4° Tongres - Tirmont (*tumuli*) - Asse (établissement militaire); 5° Tirmont - Louvain - Elewijt; 6° Tirmont - Namur; 7° Louvain - Wavre; 8° Louvain - Tervuren - Bruxelles; 9° Walhain-Saint-Paul - Nil-Saint-Marlin - Basse-Wavre - Vossem - Perk (18).

Des cités comparables à Tongres, Arlon, Tournai, n'ont pas été mises à jour en Brabant (18). Des établissements militaires, comme à Asse - Kalkhoven ou Maastricht, par exemple, ou des *vici*, comme à Tirmont, Perwez - Baudecet, Rumst, Elewijt, oui (20). En outre, plus de quatre cents villas, rurales pour la plupart (*villae rusticae*), en bois, torchis ou matériaux plus durables, « dans le quadrilatère formé par Wavre, Gembloux, Waremme et Tongres » (21), notamment à Basse-Wavre, Grand-Leez, Walsbets (*Hemelrijk, Betsveld*), Attenhoven, Wezeren (*Hamberg, Lazarif*), Montenaken, Neerlanden (*Kloosterhof, Pandbrugge*), Landen (*Wingveld, St.-Gertrudis*), Rumsdorp (*Spijkel*), Houtain-l'Évêque; d'autres à Lubbeek, Lovenjoel, Bierbeek, Haasrode, dans la forêt de Meerdaal, à Heverlee, Leefdaal, Meerbeek, Wilsele, Pellenberg, Laeken, Ganshoren, etc. Il s'agissait le plus souvent d'exploitations agricoles, mais les fonderies de fer, les fours à briques, et d'autres ateliers ne manquaient pas. La population relativement dense, s'installait de préférence dans les régions les plus fertiles, cela s'impose. A Nodebais, l'on a découvert un trésor de monnaies, enfoui vraisemblablement au IV^e siècle de notre ère (vers 335), à cause de l'incertitude du temps (22). De récentes découvertes ont attiré de nouveau l'attention sur la villa de Jette (23), parmi d'autres sites déjà fouillés ou repérés aux alentours. A Anderlecht, au lieu dit « Champ de Sainte-Anne », une villa, de confort désirable, pourvue d'un hypocauste et d'une annexe destinée aux bains chauds, fut édifiée au moyen de briques et couverte de tuiles cultes sur place, vers l'extrême fin du I^{er} siècle de notre ère ou dans les débuts du II^e, mais elle ne semble avoir eu qu'une existence éphémère, elle pourrait bien avoir été détruite (par le feu?) dès le dernier quart du même II^e siècle, au cours de l'une de ces razzias dont le Nord de l'Europe devint alors le théâtre (24).

Les Romains d'autrefois, préoccupés de survivre et de se survivre, ont préparé des cimetières (Overhespen, Grand-Leez) et des tombes isolées. Des *tumuli*, que d'humains rapaces n'ont pas manqué de visiter, revisiter, piller, vider, subsistent sous la végétation sauvage à : Wezeren, Tirmont-Grimde, Overwinden, Walsbets, Rumsdorp, Perwez, Glimes, Grand-Leez, Mellet, Tourlnnes-Saint-Lambert et dans la forêt de Meerdaal. A Lovenjoel (*Tickelveld*), on a mis à jour, une sorte de caveau; à Vlierbeek, Bierbeek, Lubbeek, des cimetières, avec des urnes, des poteries, des débris de verre. A Meerbeek, Berlem, Wilsele, les toponymes sont les seuls témoins : *Zeventomme, het Tommeke, aan de Tomme* et certains se montrent réservés sur la portée de leur témoignage. Dans Louvain même, vers la porte de Tirmont et le boulevard de Jodoigne, un certain endroit fut ainsi désigné : « *in campis extra portam Sancti Michaelis [de la plus ancienne enceinte de la ville] juxta tombam* » (26). A part les tombes, il y avait aussi des sanctuaires isolés, comme à Zundert (Br. holl.) et *Ricagambeda* (Ld.) (25).

Cimetières et *tumuli* voisinent; ils dominent quelquefois des lieux de sépultures préhistoriques. Sur le territoire de Grand-



Carte de l'occupation romaine dans la région de Louvain. Extrait de *Leuven - de beste stad van Brabant» t. I, par R. van Uylven.*

Rosière, on aperçoit à distance le magnifique *tumulus* boisé de Hottomont (11 m. de hauteur et 50 m. de diamètre). Fut-il érigé au-dessus d'un cimetière belgo-romain? Commémore-t-il un épisode militaire? A l'origine, un petit muret en cerclait la base. A Noville-sur-Méhaigne, à 100 m. de la route de Namur, un *tumulus* s'élevait, qui fut nivelé en 1856 (26); à l'extrémité orientale du territoire du village, un champ porte encore le nom de Tombelette; on a trouvé des vestiges de constructions romaines, et fouillé un cimetière datant de l'Age du Bronze (27).

Les Romains, avec leur *limes* au Nord de la Forêt Charbonnière (28), sont-ils premiers responsables de l'existence de la frontière linguistique en Brabant: la frontière linguistique, cet *Orient-Express old fashion* qui traverse l'Europe de part en part, de la Manche au Bosphore? Soit qu'ils n'aient pas osé s'aventurer plus au Nord, soit qu'ils aient été refoulés très vite, incapables désormais d'imposer leur langage et leur culture à des populations autochtones, rétives, imperméables (comme en Grèce ou Rhénanie, par exemple, ou le contraire, comme en Roumanie, cet îlot latin parmi les Slaves)? Les «origines» de la frontière linguistique? Tarte à la crème, offerte par Godefroid Kurth - ce «Belge allemand», comme il disait de lui-même, - à la gourmandise d'épigones ruminants: Flamands, Wallons ou Petri (29). Le vrai problème n'est pas tant de savoir comment cela s'est fait, mais plutôt comment cela n'a cessé de bouger, et pourquoi. Sans compter les Fourons (*Voeren*), pourquoi, comment «Galdonia» est-il devenu «Jodoigne» au lieu de «*Geldenaken*»? Pourquoi Waterloo, wallon d'âge respectable, a-t-il pu conserver ses deux «o», sans protestation de la part du puriste purgeant H.-J. van de Wijer? *Quid?* de Néthen, Hamme-Mille, Saint-Jean-Geest, Sainte-Marie-Geest, Geest-Gérompont, Orp-le-Grand, Orp-le-Petit, Enghien (*Edingen*), Tubize (*Tubeke*) et *last but not least*, de Bruxelles (*Brussel*), le premier de nos «Trois B»? «Frontière linguistique» - même «clichée» - ne signifie pas «Rideau de Fer». «Rideau de Bambous», passe encore, mais agité sans arrêt par les vents: par une tempête dans un verre d'eau. Flandre et Wallonie, Brabant du Nord et Brabant wallon, surtout, fonctionnent comme des vases - oh! combien - communicants, depuis la Période romaine de notre Histoire. Mais «notre» Histoire, et l'Histoire tout court, qu'est-ce à dire aux primaires? Frontières immuables et figées ne ceignent que Royaume d'Utopie. Dans la réalité, «ça bouge, ça bouge», à n'en pas finir (30).

Voici, dans l'ordre alphabétique, les noms des lieux qui sont cités dans les pages précédentes et dans lesquels des traces de l'activité des hommes à la Période romaine ont été découvertes par les archéologues:

- Anderlecht, Anvers, Asse, Allenhoven;
- Basse-Wavre, Bauducat (ou Baudeset), Berlem, Bierbeek, Boekhout, Bollstorf, Breda, Bruxelles;
- Charbonnière (Forêt);
- Elewji, Etterbeek;
- Ganshoren, Gambloux, Gimes, Grimde;
- Haasrode, Heerlan, Heverlee, Houtain-l'Evêque;
- Jette, Jodoigne;
- Kalkhoven, Kester;
- Laeken, Landen, Leeftaal, Louvain, Loverjoel, Lubbeek;
- Maasricht, Meerbeek, Meerdaal (Forêt de), Mallet, Montienaken;
- Neerlanden, Nil-Saint-Martin, Nodabals;
- Overhespen, Overwinden;
- Pellenberg, Perk, Perwez;
- Rijsbergen, Rumsdorp, Rumst;
- Schaerbeek, Strombeek;
- Tervuren, Tirlémont, Tongres, Tourinnes-Saint-Lambert;
- Uccle;
- Villerbeek, Vossem;
- Walha'n-Saint-Paul, Walsbels, Waremme, Watermaal, Wavre, Wemmel, Wezoren, Wiisale, Woluwe-Saint-Lambert;
- Zunderf.



Le tumulus de Hottomont.

Si nous disposons en vis-à-vis les toponymes cités dans les pages précédentes pour les âges préhistoriques, d'une part et, de l'autre, pour la période romaine, voici le thème de réflexion qui nous est proposé :

ÂGES PRÉHISTORIQUES	PERIODE ROMAINE
	1. Anderlecht
	2. Anvers
	3. Asse
	4. Attenhoven
1. Baarle-Nassau	
2. Balen-sur-la-Nette	
3. Basse-Wavre	5. Basse-Wavre
	6. Baudecel ou Baudesel
4. Berg	
5. Bergeljk	
6. Bertem	7. Bertem
7. Bierbeek	8. Bierbeek
8. Biez	
	9. Blanden
9. Beekhout	
10. Boltsfort	10. Boltsfort
	11. Breda
	12. Bruxelles
	13. Charbonnière (Forêt)
11. Courl-Saint-Elenne	
12. Deurien	
13. Dion-Valmont	14. Elewijl
	15. Etterbeek
	16. Ganshoren
	17. Gembloux
	18. Gimes
14. Goirle	
	19. Grand-Leez
	20. Grimde
15. Grobbendonk	
16. Haasrode	21. Haasrode
17. Heerlen	22. Heerlen
18. Heverlee	23. Heverlee
19. Holsbeek	
20. Hoogstraten	
21. Houtain l'Evêque	24. Houtain l'Evêque
22. Huidenberg	25. Jette
	26. Jodoigne
	27. Kalkhoven
23. Kalmthout	
24. Kaslelee	
25. Kessel-Lo	
	28. Koster
	29. Laeken
28. Landen	30. Landen
	31. Laefdaal

27. Limal
28. Linden
29. Loenhout

30. Lubbeek
31. Maastricht
32. Malines

33. Meerdaal (Forêt de)

34. Nieuwrode

35. Noville-sur-Méhaigne
36. Opvelp
37. Orp-le-Grand
38. Oss
39. Ottenburg

40. Perwez
41. Postel
42. Riehoven
43. Rijkevorsel

44. Rotselaar

45. Turnhout

46. Weelde
47. Weert
48. Wezemaal

32. Louvain
33. Lovenjoel
34. Lubbeek
35. Maastricht

36. Meerbeek
37. Meerdaal (Forêt de)
38. Mellel
39. Montenaken
40. Neerlanden

41. Nil-Saint-Martin
42. Noddebaals

43. Overhaspen
44. Overwinden
45. Pellenberg
46. Perk
47. Perwez

48. Rijsbergen

49. Rumdorp
50. Rumst
51. Schaerbeek
52. Strombeek
53. Tervuren
54. Tirlemont
55. Tongres
56. Tourinnee-Saint-Lambert

57. Uccle
58. Vlierbeek
59. Vossem
60. Walhain-Saint-Paul
61. Walsbets
62. Wargemme
63. Watermael
64. Wavre
65. Wommel
66. Wezeren
67. Wilsate
68. Woluwe-Saint-Pierre

49. Winghe-Saint-Georges
50. Wommersom
51. Wuustwazel
52. Zandhoven

69. Zunderl

« C'est au christianisme qu'il appartenait d'achever la romanisation » (21), - d'effets passablement différents, de part et d'autre de la frontière linguistique. Des prosélytes, il ne dut pas en manquer parmi les soldats, de toute race et provenance, comme les Quarante Martyrs de la garnison de Sébaste en Arménie (320), par exemple, ou le groupe des SS. Maurice, Exupère, Candide, avec des frères d'armes, mis à mort pour la foi du Christ, près d'Againe, en Valais (vers l'an 300). Des missionnaires - d'officiels, pourrait-on les qualifier - s'engagèrent, à l'instar des marchands, sur le plus ancien des réseaux routiers qui contribuèrent à l'unification de l'Europe. L'un des tout premiers - le tout premier? le premier évêque en tout cas - de qui l'histoire de Brabant-Limbourg, de Liège et de la Belgique fasse mention, n'est autre que S. Materne (313), longtemps considéré comme disciple immédiat de S. Pierre. Après avoir annoncé l'Évangile aux Tongrois, il devint évêque de Trèves, où son corps fut enseveli. S. Servais (†384) eut le plus ancien de « nos » diocèses : celui de Tongres. Son nom, *Sarbalios*, d'origine orientale, paraît indiquer que, pour le recrutement des hauts dignitaires de l'Église, la population autochtone n'offrait pas encore beaucoup de choix. Des récits tardifs rapportent que, par crainte des invasions, Servais transféra son siège épiscopal, de Tongres à Maastricht (32).

Des missionnaires étrangers dans les régions ici considérées, l'histoire et l'hagiographie ont retenu principalement les Français, les Anglo-Saxons, les Irlandais. Au nombre des Français : S. Domitien, qui fut évêque de Tongres, 535-558; S. Géry, qui devint celui d'Arras-Cambrai, entre 584 et 590; S. Vindicien, de même entre 667 et 669; S. Amand le Nantais, qui fut évêque de Maastricht pendant une couple d'années, 647-649; S. Euchère, natif d'Orléans (687), qui fut évêque de Rouen, mais connut la disgrâce sous Charles Martel et chercha refuge dans le monastère de *Sarchinium*, fondé par S. Trond (†695) sous le patronage des SS. Quentin et Remy. Comme Irlandais : S. Feuillen, le fondateur de l'abbaye de Fosses; avec des compagnons, il fut massacré dans la forêt de Seneffe (vers 655) et inhumé dans la nécropole nivelloise, sous la collégiale actuelle. S. Willibrord naquit vers 657, en Northumbrie (*Northumberland*); il fut

évêque d'Utrecht et déploya son activité non seulement dans la Frise et le Luxembourg (Echternach), mais également dans la Campine et dans la région d'Anvers (comme S. Domitien) (33). L'un de ses collaborateurs, S. Boniface de Fulda (†754/755), convertit l'Allemagne et réforma l'Église franque, dont il présida le concile général en 747 (34). S. Rombaut, Irlandais d'origine, probablement moine bénédictin dès avant son départ pour le continent, S. Rombaut fit partie de l'un de ces groupes qui élargirent et consolidèrent l'œuvre amorcée par S. Willibrord. Il semble avoir noué des relations profitables à ses entreprises, avec Adon, seigneur de Malines, et S. Gommaire, seigneur de Lierre. Il mourut de mort violente en 774 ou 775. Selon la légende (?), S. Libert fut l'un de ses disciples les plus fervents.

Les saints missionnaires purent compter sur les premiers Carolingiens, dont la provenance géographique est bien connue. S. Amand, l'un des plus grands parmi les plus grands, jouit de l'amicale protection de (S. ?) Pépin de Landen (autrement dit l'Ancien ou le Vieux, †639), ce propriétaire fortuné de Hesbaye qui devint maire du palais sous Clotaire II, Dagobert I^{er} (vers 615-640), et qui fonda la dynastie des Pippinides (35). L'épouse de Pépin, Ste Itte, avec ses deux filles Ste Begge (†693) et Ste Gertrude - née à Landen, vers 626, morte le 17 mars 653 ou 659 (36) -, fonda le cloître (*Reichsstift*), de Nivelles, autour duquel la ville - la « cité » serait plus exact? - vint à naître et s'organiser peu à peu. S. Willibrord exerça son apostolat sous la protection de Pépin le Jeune (ou de Herstal), petit-fils de Pépin de Landen et maire du palais d'Austrasie (vers 680-714) (37). Cette sorte d'Union du Trône et de l'Autel, avant la lettre, ne fut évidemment pas défavorable à la diffusion de la religion chrétienne dans les populations : le phénomène dont les cimetières francs portent des traces (38).

A Bruxelles, où S. Géry vint en tournée pastorale, son nom fut donné à une île de la Senne, à proximité du *castrum* et, en plus, à une fontaine, un marché, une place publique; de la chapelle dans laquelle elles furent déposées tout d'abord, ses reliques furent solennellement transférées à l'église collégiale (39). Ste Gudule, patronne de cette collégiale, était fille du comte Witterich, châtelain de Kontich et de Ste Amelberge. Dans le cloître de Nivelles, - peut-être encore sous les yeux de Ste Gertrude, - elle grandit. Son éducation terminée, elle retourna vivre chez ses parents, pas très

loin de Vilvorde, à Ham. Elle édifia son entourage par son zèle à soulager l'infortune et par sa piété. Elle mourut après une courte maladie, on ne sait pas au juste en quelle année. A la fin du X^e siècle, par ordre du prince Charles de France, ses reliques furent placées dans la chapelle castrale dédiée à S. Géry; en 1047, elles furent transférées à la collégiale, comme celles de S. Géry lui-même. Au XV^e siècle, elles disparurent, mais le souvenir de Ste Gudule fut conservé pieusement parmi les Bruxellois sans distinction d'opinion.

S. Servais. S. Trond, S. Rombaut, Ste Begge et Ste Gertrude sont au départ de quatre villes, parmi les plus anciennes, d'autorité partagée, qui firent l'objet de contestations périodiques et de conflits armés entre les princes-évêques de Liège et les (futurs) ducs de Brabant: Nivelles, moins (?); Saint-Trond, Malines et Maastricht, davantage et plus longtemps. Maastricht est le lieu de naissance de S. Lambert (640-705), deuxième sur la liste des titulaires, par le zèle desquels les résultats obtenus par S. Amand furent consolidés, non seulement dans le centre de leur juridiction, mais encore, en Campine et dans d'autres parties du Brabant; même jusqu'à Liège, où Lambert fut martyrisé. S. Hubert (†727), disciple fidèle et successeur immédiat de S. Lambert, fit transporter les reliques de son maître et le siège du diocèse de Tongres-Maastricht, à l'endroit du crime. Patronyme ou nom de famille, Huber(t) n'est pas de diffusion récente ni restreinte au pays de Liège, en Brabant - Limbourg - Outremeuse, en Allemagne, en France, en Savoie etc., Lambert(s), Lambrecht(s) est de diffusion moindre, mais quand même etc.⁽⁴⁰⁾, Rombaut(s) n'est pas exceptionnel à Malines ni dans les environs. Dans l'entiereté de l'aire reconnue pas étapes à travers l'histoire du Brabant, les Peeters et les Janssens ne sont pas à compter, tant il y en eut, en a, en aura.

La collégiale de Nivelles et la conventuelle des Augustins à Louvain sont au titre de S. Servais; celle de Schaerbeek, aussi; celle de Bruxelles, à Ste Gudule; de Malines, à S. Rombaut; de Lierre, à S. Gommaire; de S. Lambert, au centre d'Heverlee et dans la vallée de la Woluwe. De ces honneurs suprêmes, les évangélistes, docteurs et thaumaturges parmi les plus populaires de la Gaule proprement dites, ceux de France, ont une part non négligeable: S. Germain, en l'église primaire de Tirmont; S. Sulpice, à Diest; S. Quentin, à Louvain dans le quartier *Ten Have*, ou «de la

Cour»; S. Martin de Tours, notamment à Tourinnes, Jauche, Lathuy, Marilles, Orp-le-Grand, Dion-le-Val, Opheylissem, Thorembais-les Béguines, Biez, Marbais, Roux-Miroir, Thorembisoul, Zaventem, Anderlecht (chapelle) etc. etc.⁽⁴¹⁾.

Saint Médard (†568), l'arrosant évêque de Noyon-Tournai, de qui le lieu de naissance est en Vermandois, et la sépulture en «sa» basilique de Soissons, fut honoré dans l'Ile-de-France, à l'égal des SS. Germain, Denis et Genevève. Dans l'ancien duché de Brabant, trois paroisses (seulement?) lui furent consacrées: Ghoy-lez-Lessines, Rossem (Wolvertem) et Jodoigne. Des relligieux de l'abbaye de Sainte-Croix et Saint-Vincent, fondée par S. Germain en 538 et, de ce fait, dénommée plus tard Saint-Germain-des-Prés, seraient responsables de l'établissement du culte de leur fondateur à Tirmont et du culte de S. Médard à Jodoigne⁽⁴²⁾. Actuellement, l'église (principale) Saint-Médard s'élève au centre de la ville, sur la rive droite de la Gette, c'est-à-dire plus proche de Liège, relativement parlant, tandis que la paroissiale (excentrique et secondaire) de Saint-Lambert (le Liégeois) se trouve sur la rive gauche de la rivière, à proximité de la route qui mène à Louvain et donc, vers les confins de l'ancien diocèse de Cambrai. A Tirmont, ce serait exactement le contraire qui pourrait ne pas manquer de surprendre: S. Germain, le Français, est le patron de l'église principale, partiellement construite en style roman de variété mosane et située plus à l'Est, c'est-à-dire vers Liège; N.-D. au Lac, édifiée plus à l'Ouest, en bordure du Grand-Marché, fut à juste proclamée «Gente Dame du Gothique brabançon».

Les vocables S. Martin, S. Remy, militent en faveur de l'ancienneté de la fondation des premières églises. Certaines églises martiniennes auraient été précédées de petites basiliques régnant sur autant de cimetières mérovingiens⁽⁴³⁾. Les cimelières francs de Leefdaal (chapelle Sainte-Véronique)⁽⁴⁴⁾, Heverlee (chapelle Saint-Lambert), Louvain (Saint-Pierre), Orp-le-Grand⁽⁴⁵⁾, Nivelles (Sainte-Gertrude), Anderlecht (Champ de Sainte-Anne, à proximité des vestiges de la villa et de l'église Saint-Guidon) rendent le même son de cloche: christianisation progressive, mais lente et tardive. Au cimetière d'Anderlecht, on a trouvé des bijoux, dont les prototypes abondent dans l'Aisne, la Picardie, la Normandie⁽⁴⁶⁾. Le maître-autel de Wezeren et les fameux sarcophages mérovingiens de La Ferté-sous-Jouarre méritent d'être rapprochés, par souci de com-

paraison. L'influence de la France de Sainte Clothilde et de Clovis, « Fille aînée de l'Eglise », est manifeste en Brabant, déjà bien avant le couronnement de Charlemagne; à partir de Nivelles, Jodoigne, Tirlemont, Léau, Saint-Trond, vers l'Est, elle rencontre de plus en plus les influences concurrentes de Maastricht et de Liège, de Cologne et de Trèves, de la Meuse et du Rhin; l'Europe centrale commence-t-elle à Tirlemont? Jusque dans les dialectes, le folklore, le matériel aratoire, la forme des outils, le style des anciennes demeures, des églises historiques, avec quelques avant-postes (ou arrière-gardes, c'est selon), comme à Herent et Woluwe, par exemple, il n'est pas difficile de s'en apercevoir?

Le souvenir, l'influence, le culte, la popularité de tant de saintes et de saints, immigrés ou nés dans le Brabant de cette époque, se sont perpétués à travers l'histoire, la légende et le folklore, par le canal des dédicaces (ducasses et kermesses), des processions, cortèges et pèlerinages, dans les villes et villages: en l'honneur d'Ermelinde, à Meldert (fin du VI^e siècle); de Gertrude et des siens, tous ensemble, dans la ville et la banlieue de Nivelles (le Grand



Orp-le-Grand la crypte romane (± 1100) de l'église Saint-Martin.

Tour Madame Ste-Gertrude); à Bruxelles, de Gudule et de Géry; d'Alène (ou Allne), à Dilbeek et Forest (VII^e siècle); d'Adèle à Orp-le-Grand dont elle fut abbesse du monastère, et à Orp-le-Petit (VII^e siècle); de Ragenulle, à Incourt; d'Amelberge à Saintes; de Rombaut à Malines; de Libert et de Gommalre, à Lierre; de Reinelde, à Kontich; de Dymphne et Géréberne, à Geel (fin du VII^e ou début du VIII^e siècle); de Véron, à Lembecq (IX^e siècle); à Gembloux, de Guibert (†962); à Anderlecht, de Guidon (†1012), etc. etc.

Le culte de Ste Reine est fort ancien. Dans Alise (l'antique *Alesia* dans laquelle Vercingétorix fut assiégé, vaincu, capturé par Jules César), il est antérieur à 626 de notre ère. De son lieu d'origine il s'est particulièrement répandu dans la région d'Autun, tout d'abord; en Allemagne, il s'est localisé tout autour d'Osnabrück, en Westphalie. Il s'est implanté dans le Brabant wallon depuis le XV^e siècle, tout au plus tard, ce qui ne peut manquer d'intéresser pour une connaissance plus fortement cernée de nos rapports historiques avec la Bourgogne (47). Dans la même perspective, il convient de placer et d'apprécier la diffusion du culte d'un autre Bourguignon, S. Gengoul, le thaumaturge encore assiégé de vœux et de prières, au cours de la Seconde Guerre mondiale à Florennes (48). Au X^e siècle déjà, le culte de S. Maclou, moine irlandais natif du Pays de Galles, aurait commencé par le transfert de quelques reliques, depuis Saint-Malo, baptisée sous son nom, jusqu'à Gembloux, par le comte de Flandre, Arnoul I^{er} le Vieux (918-965) et, par un Montmorency, jusqu'à Zwiindrecht, où l'intercession de « S. Machutus » est implorée, juste aux mêmes jours de l'année que dans le Pays-de-Galles, pour obtenir la guérison des mêmes affections rebelles (49).

« Le Siècle des Saints » (50) débouche sur celui des Normands ou pour mieux dire, dans le flux qui submergea l'Europe en gésine de féodalité (51). Les débris d'une embarcation des Vikings furent extraits des fanges de l'Escaut, près d'Anvers. A Malines, ces envahisseurs redoutables - qui, dans leur brillante civilisation, n'avaient pas encore inventé l'écriture! - détruisirent une quantité de documents relatifs à la présence et au travail de S. Rombaut. A partir d'octobre 884, ils se retranchèrent à Louvain. Charles le Gros (875-887/888) tenta vainement de les déloger de là, mais son successeur, Arnoul de Carinthie, reconnu roi des Romains, y parvint, de manière décisive (891) (52). Pour leur faire passer l'envie de revenir,

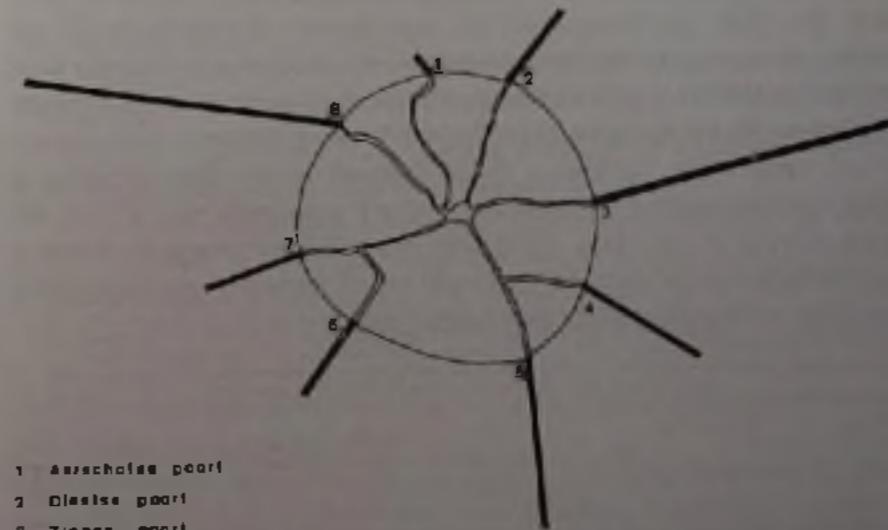
le même aurait établi une ligne de défense axée sur la Dyle, le Démer et le Rupel, avec entre autres points d'appui, le *Waterhout*, à Wavre-Sainte-Catherine. La clé de ce K.-W. médiéval, aurait été tenue par le *castellum* du *Volmolen*, sur la Dyle, à la limite de Louvain et d'Heverlee (53).

A propos de la bataille de 891, le nom de Louvain (*Lovan*) apparaît dans les sources historiques (54). En forme néerlandaise médiévale, c'est *Loven*, anagramme de *Venlo*, qui signifie comme lui: «forêt - marais», «marais - forêt». En Allemand moderne, cela s'écrit *Löwen*; dans les patois de Nivelles, Perwez, Wavre, Jodoigne, -de Wavre et Jodoigne surtout, ces frondeuses villettes frontalières de Wallonie, -cela se prononce «*Lovin, Lovain*». Depuis le Nord-Nord-Est, en la contournant par l'Est jusqu'en plein Sud, l'agglomération de Louvain est bordée: par «la» forêt par excellence, nommée «*Het*» *Lo* (ou *Loo*, *Kessel-Lo*, *Korbeek-Lo*), sur laquelle elle a mordu de plus en plus; par le bois d'Heverlee, adossé à la forêt de Meerdaal, autres résidus de la Charbonnière. Des terrains marécageux, - inondés chaque hiver, dans le passé plus que de nos jours, - entourent les étangs de *Kessel-Lo*, de *Parc*, des *Eaux-Douces*; ils ourlent la rivière Dyle et les affluents ruisseaux, en aval, en amont. Le panorama de Louvain est comparable à l'orchestre d'un théâtre gréco-romain, dont les gradins se seraient élevés aux flancs des premières collines de la Moyenne Belgique, à proximité de la grand' route Est-Ouest, ou sur la route elle-même. Pour la défense ou la prise d'un couple de ponts, de 891 à 1944, ce fut une place de guerre, passage obligé, que l'arène bourbeuse et sanglante de ce cirque de tragédie, au velum de brume (55).

La double voie qui vient de Bruxelles, par Tervuren, ou par Kortenberg, se divise en cinq branches, telle une étoile, ou comme la corolle d'une fleur, en cinq pétales, lorsqu'après avoir franchi les deux bras de la Dyle, sur les deux ponts successifs dans l'actuelle rue de Bruxelles, elle arrive à la Grand-Place de Louvain: 1° vers Malines; 2° vers Aarschot (*Averbode - Tongerlo - Geel - Lierre - Turnhout - Breda - Tilburg - Bols-le-Duc*); 3° vers Diest (*Halen - Hasselt - Tongres - Maastricht*); 4° Tirlemont (*Léau - Saint-Trond - Waremmes - Liège*); 5° Jodoigne - Wavre - Gembloux (*Namur*). Depuis le milieu du XIX^e siècle, ces chaussées sont doublées de lignes de chemin de fer et, dans la seconde moitié du XX^e, d'autoroutes périphériques (*ring*), que les transports routiers peuvent emprunter, s'ils pré-

férent éviter la plaque tournante du centre ville, surchargée de nuit comme de jour (56).

Selon L. Verniers, l'on trouve mention de Bruxelles sous la forme de *Bruocsella*, dans un diplôme délivré par l'empereur Othon 1^{er}, en 966 (ce qui voudrait dire 75 ans tout juste, après la plus ancienne mention de Louvain) (57). Qu'est-ce à dire, vu que le millénaire de *Bruocsella* fut commémoré solennellement en 1979? A quelques dix ans près, la question n'a pas d'importance. Il est plus intéressant de comparer Bruxelles avec Louvain de ce temps-là. Il s'agit d'agglomérations modestes, de part et d'autre, d'aspect surtout militaire, dans un cadre agricole et sylvestre, traversé du Sud au Nord par une rivière, navigable jusqu'au débarcadère (*portus, werf*), enjambée par une couple de ponts, dans le voisinage d'un marché domanial, d'un *castrum* insulaire (dont l'existence a été rattachée à l'arrivée et au séjour du premier Charles de France, de



- 1 Aarschotse poort
- 2 Diestse poort
- 3 Tiense poort
- 4 Parkpoort
- 5 Neemse poort
- 6 Tervurense poort
- 7 Brusselse poort
- 8 Mechelse poort

La trafic routier de et vers Louvain à la fin du 14^e s. Extrait de *Leuven - de beste stad van Brabant*, t. 1, par Dr. R. van Uytven.

sang royal), d'un sanctuaire (illustré par la présence et les serments de tant de têtes couronnées et, pour le surplus, traversé de part en part par un chemin pavé (*Steenweg*, rue des Pierres), qui gravissait en pente douce, des croupes de collines chevelues formant, autour des remparts, un arc de cercle en direction générale de l'Est-Sud-Est⁽⁵⁸⁾). Comment n'être pas frappé par la ressemblance entre ces (futurs) « villes-cœurs », les deux premières « chefs-villes » d'un « duché de Brabant » qui vers l'an 1000 était encore à constituer, baptiser, à se faire reconnaître comme tel ?

En 962, Othon 1^{er} le Grand, couronné par le pape, devint empereur des Romains. En juin 977, il investit un fils du roi Louis IV de Francie occidentale, d'une double dignité spécialement intéressante pour l'avenir prochain du Brabant : duc de Basse-Lotharinge, tout d'abord et, pour le surplus, le titre de comte dans le ressort territorial du tribunal d'Uccle, qu'il est permis dès lors d'appeler « comté de Bruxelles », l'un des quatre comtés du *Pagus* de Brabant. En 1005, après la mort du duc Otton, fils de Charles de France, le comté de Bruxelles fut transmis à Lambert, allié de leur famille, lequel était déjà comte de Louvain, plus avoué du cloître de Nivelles et de l'abbaye de Gembloux⁽⁶¹⁾. Arc-bouté sur des places fortes, désormais jumelées, Bébé-Brabant, notre Ile-de-France à nous, commençait à se faire entendre à proximité de l'autre : en mode mineur et sourdine, il est vrai, mais fort à l'aise et nullement guindé dans le rôle de catalyseur qui lui convenait et qu'il remplissait merveille « *Ne quid nimis, sed cuique suum* ».

(58) H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 1^{er}, Des Origines au Commencement du XIV^e Siècle, pp. X-XI, 3^e édition revue et corrigée, Bruxelles, 1905, où l'on a repris une Préface qui fut écrite en 1900, pour la 1^{re} édition de l'ouvrage. Nous remercions vivement notre Cher Ami, le Prof. Eug. Stevens, de l'Ecole royale des Cadets, pour son aide généreuse et constante.

(59) M. VANHAMME, Les Lignes de Force de l'Histoire du Brabant, Ed. en langue française, n° 3/4, 1982, pp. 4-13. De nous-même, antérieurement, 1^{er} *Essai sur le Brabant*, dans *Bulletin de l'Amicale du Personnel du Ministère des Communications* [Bruxel no], 1957, n° 2, pp. 10-13; 2^e *Tot van Brabant*, dans *De Arabische Feiten*, Juin 1957, n° 134, pp. 137-145; 3^e *Stuyf van Brabant*, dans *Brabant*, n° 2, 1958, pp. 10-19; 4^e *Freemurder Brabant*, dans *Brabant. Profil d'une Province*, no 99/44, Tilt-Utrecht, 1973; 5^e *Brabant, mijn Land* [texte néerlandais, accompagné de traductions en langues allemande et anglaise], dans *Brabant. Profiel van een Provincie*, pp. 22-43, Tilt-Utrecht, 1973; 6^e *Etape culturelle du Brabant*, dans *Régions et Villes. Cahiers Tiltton d'Or. Brabant Culture*, pp. 9-13, S.l.n.d., Bruxelles, 1974; 7^e *De Duché à la Province*, dans *La Province. Héritage d'Aujourd'hui. Brabant* (Monographie éditée par le Crédit communal de Belgique à l'occasion du 25^e Anniversaire de l'Avènement du Roi Baudouin et de la visite royale à la Province de Brabant, le 24 avril 1978), pp. 9-24, S.l.n.d., Bruxelles, 1978; 8^e *van Hertogdom tot Provincie*, dans *De Provincie vroeger en nu. Brabant* (Monografie uitgegeven door het Gemeentekrediet van België ter gelegenheid van het 25^este Anbisjubileum van Koning Boudewijn en van het Koninklijk Bezoek aan de Provincie Brabant op 24 april 1978), blz 9-24, S.l.n.d., Brussel, 1978.

(60) Comme spécimens, dans l'ordre chronologique de publication, les cartes qui se trouvent : 1^o pour le duché de Limbourg et les autres pays d'Outremeuse, dans G. GODSENS, *Etude sur les Etats de Limbourg et des Pays d'Outremeuse pendant le premier tiers du XVIII^e Siècle* (Recueil des Travaux d'histoire et de Philologie de l'Université de Louvain), Louvain, 1910; 2^o pour le duché de Brabant (sans le Limbourg), J. CUVELIER, *Les Dénombrements de Foyers en Brabant (XIV^e à XVI^e siècles)* (Publications de la Commission royale d'histoire, t. 41), Bruxelles, 1912-1913, 2 vols., 1^{er} lib. VERMEESCH, *Les Oppida en Brabant (1123-1355)*, p. 25, dans *Album E. LASSA*, t. 1^{er}, pp. 31-46, Bruxelles-Fair, 1961 repris dans M. VANHAMME, *Les Lignes de Force de l'Histoire du Brabant*, p. 6, R. van UYTVEN ET CONS., Louvain - *De besta Stad van Brabant*, t. 1^{er}, *De Geschiedenis van het Stadsgebied. Leuven tot omstreken 1600*, p. 87, Louvain, 1980; 3^o pour Brabant-Limbourg-Outremeuse, inclus dans la généralité des possessions de la Maison de Bourgogne au XV^e siècle, les éditions récentes des encyclopédies Larousse et Winkler Prins, ainsi qu'une bonne carte murale par F. QUICKE.

(61) D'après M. MOURRE, *Cat. encyclopéd. d'histoire universelle*, t. II, pp. 1366-1367, Paris, 1968 et M. VANHAMME, *Les Lignes de Force de l'Histoire du Brabant*, pp. 5-8.

(62) Allitude 169 sous le terme de la Baucron (M.-Ch. BROU, *En Promenade à travers le Brabant méridional, sur la Chaussée Brunehaut*, pp. 27-28, dans *Brabant. Revue humanitaire de la Fédération française de la Province de Brabant, pour la Communauté française*, Février 1983, Bimestriel N° 1, pp. 26-31). - Certains écrivent Baudacel, d'autres Baudesal.

(63) Ch. GAIER, *La Fonction stratégique-défensive du Plat Pays au Moyen Age dans la Région de la Meuse moyenne*, pp. 764-768, dans *Le Moyen Age*, t. LXIX (4^e série, T. XVIII), Volume jubilaire 1868-1968, pp. 763-771.

(64) J. DELMELLE, *Belgique des Champs de bataille*, pp. 18-19, et *Rendez vous à Tournai 14-Grosjeu*, p. 40, dans *Brabant*, Février 1983, Bimestriel N° 1, pp. 40-51.

(65) Voir P.-M. VERMEESCH, *Contribution à l'Étude du Mésolithique de la Basse Belgique* (*Studia praehistorica belgica*, n° 1), Tervuren, 1982 - M. M. LODEWIJCKX, de l'Institut d'Archéologie et d'Histoire de l'Art, de la K.U.L., compte entreprendre à brève échéance, des fouilles dont il attend de nouvelles découvertes concernant l'Age de la Pierre, à Landen-Wange.

(66) V. TOURNEUR, *Les Belges avant César* (Coll. *Noire Essai*), pp. 88-87, 88-87, 103-108 etc., Bruxelles, 1944, R. van UYTVEN et CONS., Louvain, t. 1^{er}, pp. 27-31; W.-Ch. BROU, *En Promenade à travers le Brabant*, p. 29. - Dans un cadre dépassant le Brabant ancien et moderne, S. J. de LAET, *Prehistorische Culturen in het Zuiden des Lage Landen*, 2^e édition, Wetteren 1976 et de même, *La Belgique d'avant les Romains*, 2^e édition, Wetteren 1982. Nous remercions vivement M. Kamel et Lode Collin, Père et Fils Anciens Elèves Amis dévoués, ainsi que A. Lodewickx, à l'obligeante amabilité desquels nous sommes redevable de renseignements précieux.

(67) L. VERNIERS, *Bruxelles. Faits historiques*, pp. 13-17, Bruxelles, 1941.

(68) R. van UYTVEN et CONS., Louvain, t. 1^{er}, pp. 30.

(69) H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 1^{er}, p. 5; J. BREUER, *La Belgique romaine*, p. 105; R. van UYTVEN et CONS., op. cit., p. 23.

(70) H. PIRENNE, op. cit., t. 1^{er}, p. 21. - Sur la Belgique romaine, en général, M.-E. MARIEN, *Belgica antiqua*, Anvers, 1960.

(71) Dans le *Dictionnaire d'histoire universelle*, de M. MOURRE, nous n'avons pas trouvé de notice sur Baval, ni d'ailleurs dans d'autres dictionnaires encyclopédiques, de format plus réduit, composés en Néerlandais tant aux Pays-Bas qu'en Belgique flamande.

(72) W.-Ch. BROU, *En Promenade à travers le Brabant méridional*, p. 22.

(73) H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 1^{er}, pp. 5-8; W.-Ch. BROU, *La Chaussée antique Boulgnie-sur-Mer - Buzingen - Tielmann - Cologne*, dans *Le Folklore brabançon*, Décembre 1973, n° 200, pp. 301-354, et M. VANHAMME, *Les Lignes de Force de l'Histoire du Brabant*, pp. 4-5.

(74) Voir J. VANNERUS, *Les Limas et les Fortifications solido-romaines de Belgique - Enquête topographique* (Mémoires de l'Académie royale de Belgique, Classe des Lettres, 2^e série, T. XI, fasc. 2), Bruxelles 1963. Les Archives municipales et le Musée archéologique de Hesb en donnent beaucoup à feu L. E. M. A., van Hommelrick, Maasrichtois de naissance, Diplômé de l'Université de Louvain, ce chercheur infatigable et jamais découragé qui a montré dans ses publications, tant d'intérêt novateur pour le Brabant, le Limbourg - Outremeuse lui tenait dévouement à cœur. Il ne négligea pas d'occasion de le manifester sous le patronage éminent d'une Ville d'élection, qu'il a finalement servi pendant plus de trente ans.

(75) R. van UYTVEN et CONS., Louvain, t. 1^{er}, pp. 35-41; W.-Ch. BROU, *En Promenade dans le Brabant méridional*, p. 27.

(76) H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. 1^{er}, p. 6.

(77) W.-Ch. BROU, *En Promenade à travers le Brabant méridional*, pp. 29-30.

(78) Chez M. BREUER, *La Belgique romaine. Nouveaux travaux* (Coll. *Noire Essai*) p. 13, Bruxelles s.d. [1946], on lit : « ... édifices de Saint-Trond, Waremmes, Gembloux, Wettere ».

(79) Jos SCHAYEG, *Les Semiers de l'histoire à Beaufort et Environs*, p. 97, Beaufort - Bruxelles - Louvain, 1975; R. van UYTVEN et CONS., op. cit., t. 1^{er}, pp. 41-43.

(80) A. MATTHYS, *La Ville paléochrétienne de Jette*, Document n° 2 du Cercle d'histoire, d'archéologie et de Folklore du Comité de Jette et de la Région, Bruxelles, 1972; J.-M. BOTOLIN, *Les paléochrétiens de Jette. Quelques découvertes*, dans *Noire Comité. Bulletin humanitaire du Cercle d'histoire, d'archéologie et de Folklore du Comité de Jette et de la Région*, 12^e année, n° 3-4, Juillet-décembre 1982, pp. 25-37.

(81) G. van den BERGHE, *Courte introduction historique à Anderlecht*, in *Historie Art. Archéologie. Folklore*, dans *Le Folklore brabançon*, 2^e année, n° 56-58, Août-octobre 1930, pp. 8-11; J. BREUER, *Anderlecht depuis les Temps préhistoriques jusqu'au Moyen Age*, pp. 14-17, ibid., pp. 12-23.

(82) R. van UYTVEN et CONS., Louvain, t. 1^{er}, p. 41. Voir aussi L. VERNIERS, Bruxelles, *Essai sur l'histoire*, pp. 15-20, pour les objets découverts à Schaerbeek (près du parc Joseph), Etterbeek, Uccle, Woluwe-Saint-Pierre, Watermael-Boitsfort, Strombeek et Wemmel à Anderlecht, dans la compagnie van Hommelrick et y ayant eu, dès sa conclusion, support et rivet (voir J. BREUER, *Anderlecht depuis les Temps préhistoriques*, p. 17).

(83) J. BREUER, *La Belgique romaine*, p. 63.

(84) Même situation à Anderlecht - Néerlandais, voir ci-dessus, note 23.

(85) W.-Ch. BROU, *En Promenade à travers le Brabant méridional*, p. 29.

(86) « De Dreef à Tournai, une large bande vide de vestiges romains », c'est l'ancienne Forêt Charbonnière dont la rive de Soignes n'est qu'un vestige - Cf. BREUER, *La Belgique romaine*, p. 13.

(87) G. KURTH, *Les Frontières linguistiques en Belgique* (Académie royale de Belgique, Mémoires couronnés, t. XLVIII), Bruxelles, 1895.

Témoignage Bénédictin L'Abbaye d'Affligem *

G. GUYOT - R.S.C.J.

- (*) Contra H. PIRENNE, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 16. Parmi les travaux les plus récents, M. GYSSÉLING, *La Genèse de la Frontière Méridionale dans le Nord de la Gaule, dans Revue du Nord*, t. XLIV, 1962, N° 173, pp. 5-37.
- (1) H. PIRENNE, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 7.
- (2) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 8. J. BREUER, *La Belgique romaine*, p. 112; Eug. de SEYN, *Dictionnaire de l'histoire de Belgique*, pp. 418-419, v° *Sennas*.
- (3) G.-H. VERBIST, *Saint Willibrord, Apôtre des Pays-Bas et Fondateur d'Affligem* (Recueil de Travaux d'histoire et de Philologie, Louvain, 1939, et *L'Aube des Pays-Bas - Saint Willibrord*, Bruxelles, 1953; M. MOURRE, *op. cit.*, t. II, p. 2312, v° *Willibrord*.
- (4) G. KURTH, *Saint Benoît (680-755)* (Coll. Les Saints, 4^e édition, Paris 1913).
- (5) Eug. de SEYN, *op. cit.*, p. 362, v° *Féun de Landen*; M. MOURRE, *op. cit.*, t. II, p. 1666, v° *Pippinides*.
- (6) M. MOURRE, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 625, v° *Gertrude de Nivelles* (sic), dit de manière précise que Gertrude mourut le 17 mars 659. Il est vrai que la fête patronale de la sainte est célébrée le 17 mars, dans les diocèses de Malines, Liège et Gand. Mais l'année - 653 ou 659 - est moins sûre.
- (7) Sur S. Amand, H. PIRENNE, *op. cit.*, t. I^{er}, pp. 18-19 et 430. Sur le caractère légendaire (?) de l'histoire de Ste Gertrude de Nivelles et sur de vieilles polémiques à ce sujet, *ibid.*, t. I^{er}, p. 30, note 1.
- (8) Sur le « groupe le plus riche des sépultures d'Andarlecht, celles qui furent faites au Champ de Sainte Anne », dans le cimetière qui comprend plus de 300 sépultures, voir J. BREUER, *Les influences chrétiennes y sont manifestes, mais il apparaît d'autre part que le cimetière recevait encore au VIII^e siècle des sépultures du type païen*.
- (9) D'après L. VERNIERS, *Bruxelles, Esquisse historique*, p. 21, S. Géry, né à Yvoir-Caughien dans la seconde moitié du VI^e siècle, serait mort à Cambrai, et non pas à Bruxelles - en 619, venant d'être encore « qu'il faut tenir pour dénuées de fondement les assertions géographiques selon lesquelles l'évêque de Cambrai, Saint Géry aurait, dès l'an 600, fondé une chapelle dans l'île de la Senna qui portera son nom ».
- (10) Voir H. PIRENNE, *op. cit.*, t. I^{er}, pp. 19-21.
- (11) J. DELMELLE, *Rendez-vous à Tourinnes-la-Grasse*, p. 42. Sur la chapelle d'Andarlecht et sur la procession des Rogations qui s'y faisaient anciennement, J. RAFFUER écrit : « La procession traditionnelle et oratoire de Saint Martin sont ceux indissociables de haute antiquité. » (*Andarlecht depuis les Temps préhistoriques*, p. 23).
- (12) F. BARETTE, *La Collé et la Châsse des Saints Médard et Coméris à Jodoigne*, p. 20, dans *Brabant*, Avril 1925, Bimensuel, N° 2, pp. 20-23. Notons, en passant, que le pape S. Cornélius est aussi le « patron titulaire » de l'église de Diegem, proche voisine de Saint-Martin, de Zavanlem, de Saint-Etienne et de Saint-Lambert, de Woluwe.
- (13) J. DELMELLE, *Rendez-vous à Tourinnes-la-Grasse*, p. 42, se référant à Félix Rousseau.
- (14) R. van UYTVEN et Cons., *op. cit.*, pp. 45-46 et 67. Dans cet ouvrage, J. MERTENS écrit : « de Sint Veroniekapel te Leidsdal » (p. 46), mais R. van UYTVEN, « de H. Kerk van Sint Veroniekapel te Berchem » (p. 87).
- (15) W. Ch. EROU, *En Pèlerinage à travers le Brabant méridional*, p. 30.
- (16) Des sépultures franques ont été reconnues à Ellerbeek (château de Wavre), à Saint-Osse-lez-Neede (près du Meulin) et à Hazer. Des enterrains de villages sont apparus, pratiquement, dans toutes les communes de l'agglomération bruxelloise actuelle (L. VERNIERS, *Bruxelles, Esquisse historique*, pp. 20-21).
- (17) J. MAYNE, *Les Chapelles dédiées à Sainte Reine situées à Malèves-Sainte Marie, Petit Rosières et Wavre*, pp. 357-361, dans *La Folklore brabançon*, Décembre 1982, N° 236, pp. 351-369.
- (18) Les reliques de S. Gengoulph, Gengoux au Bengoul furent amenées à Floronnes, sous le règne du seigneur Arnould (1101), qui lui fit élever d'Ermentaria, fille d'un comte d'Ardenne et de Verdun. Elles furent d'abord déposées dans la chapelle castrale, bientôt après dans une église que qu'Arnould fit bâtir tout exprès pour accueillir les pèlerins (1061), que l'évêque de Liège, le célèbre Wolger, vint consacrer lui-même (1002). Nous remplissons un devoir bien agréable, en exprimant notre gratitude pour son aide obligeante et généreuse au Collège des Bourgmestres et Echevins, ainsi qu'à M. L. Buxin, Bibliothécaire de la ville de Floronnes.
- (19) Jos PHILIPPEN, *De Bedevaartsvaartjes van Altrud Ost, Hakendover, Mechelen - Zwijndrecht - Borgehout*, pp. 40-41, dans *De Brabantse Folklore*, Maart 1983, N° 237, pp. 20-54.
- (20) Voir L. van der ESSEN, *Etude critique et littéraire sur les Vies des Saints Mérovingiens de l'ancienne Belgique* (Recueil de Travaux d'histoire et de Philologie, de l'Université) Louvain, 1907 et *Le Siècle des Saints* (Coll. « Notre Passé ») Bruxelles, 1943.
- (21) H. PIRENNE, *op. cit.*, t. I^{er}, pp. 33 et 40-43.
- (22) Pour la bataille, en général, H. PIRENNE, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 43; M. MOURRE, *Dictionnaire d'histoire universelle*, t. II, p. 1469, v° *Normands*; R. van UYTVEN et Cons., *Leuven*, t. I^{er}, p. 49. Parallèlement pour la date, H. PIRENNE, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 43, note 2, écrit que la bataille de Leuven (*die Schlacht an der Dyle*) eut lieu, non le 1^{er} novembre comme le veut l'opinion courante, mais vers le 20 octobre. M. MOURRE parle du 1^{er} septembre; R. van UYTVEN précise le 3^e août 691. Pour Eug. de SEYN, *Dictionnaire de l'histoire de Belgique*, p. 351, v° *Normands*, ce serait 692. Observons encore néanmoins, bien que de rapport plus lâche, 1^{er} que la première messe annuelle de Louvain a été faite samedi qui précède le premier dimanche de septembre; 2^e que la première année académique à l'Université de Louvain (*Studia Sapientiae*) a commencé le 7 septembre 1426, 3^e que la fête de la Nativité de la Vierge Marie, le 8 septembre, semble avoir été introduite dans la liturgie romaine à la fin du VII^e siècle par le pape S. Sergeus I^{er}, célébré même qui fit de S. Willibrord un évêque.
- (23) J. DELMELLE, *Belgique des Champs de Bataille* (Coll. Nouveaux Guides de Belgique, N° 11), p. 10, Bruxelles-Paris, 1976.
- (24) R. van UYTVEN, *op. cit.*, p. 49.
- (25) Sur Louvain, en général, l'ouvrage de R. van UYTVEN, et Cons. - Antérieurement en date, E. LONSSÉ, 1^{er} Invention des Archives de la Chambre des Trésoriers de Louvain, dans *Archives Générales du Royaume, Travaux du Cours pratique d'Archivisme* (qui durait pendant les Années 1926-1931, par J. GUYELIER, pp. 51-70, Tongres, 1932; 2^e Introduction à Louvain (Images de Belgique), pp. 3-8, avec des traductions abrégées en Néerlandais (pp. 9-10), en Anglais (pp. 11-12) et en Allemand (pp. 13-14), Bruxelles, 1958; 3^e *Louvain, Sitz einer Partnerschaft*, dans *Kleine Burg, Blätter der Schulgemeinschaft, Mädeln gymnasiums um Kleine Burg, Braunschweig*, 11^e année, n° 3 décembre 1959, pp. 4-21; 4^e *Louvain, Brabant's Hoofdstad, dans De Brabantse Folklore* mai-juin 1962, n° 153-154, pp. 5-42; 5^e *Louvain, Chet ville brabançonne*, dans *Le Folklore brabançon*, mai-juin 1967, n° 153-154, pp. 5-33; 6^e *Leuven*, Louvain - *Leuven*, dans *Leuven, Hoofdstad van het Bier*, Louvain, Capitale de la Bière - *Lowen, Hauptstadt des Bieres*, pp. 2-14, Louvain 1968] - E. van EVEN, *Louvain dans le Passé et le Présent* (texte classique).
- (26) R. van UYTVEN et Cons., *op. cit.*, p. 47.
- (27) L. VERNIERS, *Bruxelles, Esquisse historique*, pp. 23-27.
- (28) M. MARTENS, *Les Survivances romaines du Castrum civitatis de Bruxelles à la fin du Moyen Âge*, pp. 641-642, dans *Le Moyen Âge*, t. LXIX (4^e série), t. XVIII, Volume jubilaire, 1968 (1969), pp. 641-655).

Saint Benoît, « patriarche des moines d'Occident » et « Père de l'Europe », est l'auteur d'une Règle de portée universelle qui, après quinze siècles, a gardé son efficacité et sa fraîcheur par sa faculté d'adaptation. Esprit équilibré et mesuré comme un Romain de vieille trempe, nourri des classiques profanes, des Pères de l'Eglise et des premiers législateurs de la vie religieuse, il quitte tout pour suivre le Christ crucifié. Réfugié au « désert » de Subiaco, il prie et lutte contre la triple concupiscence, dont parle saint Jean, et que chacun porte plus ou moins en soi. Puis il choisit la vie cénobitique dans la solitude du mont Cassin où il écrit sa règle pour tous ceux qui le suivaient. Il base la quête de Dieu par le moine sur la « conversio morum », c'est-à-dire le retrait du monde, la pauvreté, l'obéissance à l'abbé représentant le Christ, la stabilité dans le monastère, et toute l'ascèse chrétienne menée dans la « discretio ». L'âme de cette vie monastique est « l'Opus Dei », dont le sommet est la célébration eucharistique, et elle se nourrit par la « Lectio Divina » de l'écriture et des Pères. Le travail manuel et intellectuel sont des moyens d'équilibre personnel, de subsistance communautaire et de contribution à la civilisation de l'époque.

Le pape saint Grégoire le Grand, à la fin du VI^e siècle, fut le premier propagateur de l'ordre dont il était membre. Il envoya douze moines convertir les Angles, tandis que vers 620, d'autres, venus du S. de la Gaule, pénétraient dans le N. comme saint Amand et saint Remacle, et d'Angleterre, saint Willibrord évangélisait la Frise. Anvers et la Campine et fondaient le monastère d'Echternach. Charlemagne imposa la règle bénédictine aux abbayes de l'Empire qu'il fit parfois servir à des fins politiques. Saint Benoît d'Aniane fut le premier réformateur de l'ordre, au début du IX^e siècle, qu'il marqua d'un caractère centralisateur et ritualiste, notamment dans l'allongement des offices.

Les X^e et XI^e siècles furent traversés d'un double mouvement, d'une part, la décadence morale des clercs et moines à la suite des usurpations de biens d'Eglise par les Carolingiens, des invasions normandes, surtout de l'emprise seigneurio-féodale sur les chapitres de chanoines et les abbayes; en réaction, un courant très net de fuite du monde veut vivre pleinement l'Evangile. Moines et chanoines se rapprochèrent les uns des autres par le désir de revenir à la « Vita Apostolica » de l'Eglise primitive, telle que les Actes des Apôtres la décrivent (ch. II, 42 et suiv.). Sous l'influence de la réforme grégorienne, les moines se cléricalisent pour se rapprocher de Dieu et les chanoines prennent conscience que la sacerdoce réclame la sainteté. Les moines sont des religieux qui se sont faits prêtres pour être plus religieux, tandis que les chanoines sont des prêtres qui se sont faits religieux pour être plus prêtres. Chez les premiers, l'Eglise existe pour la communauté; chez les seconds, elle est première (1).

C'est dans ce contexte de retour aux sources que se situent la fondation de l'abbaye bénédictine d'Affligem, celle des abbayes cisterciennes et norbertines.

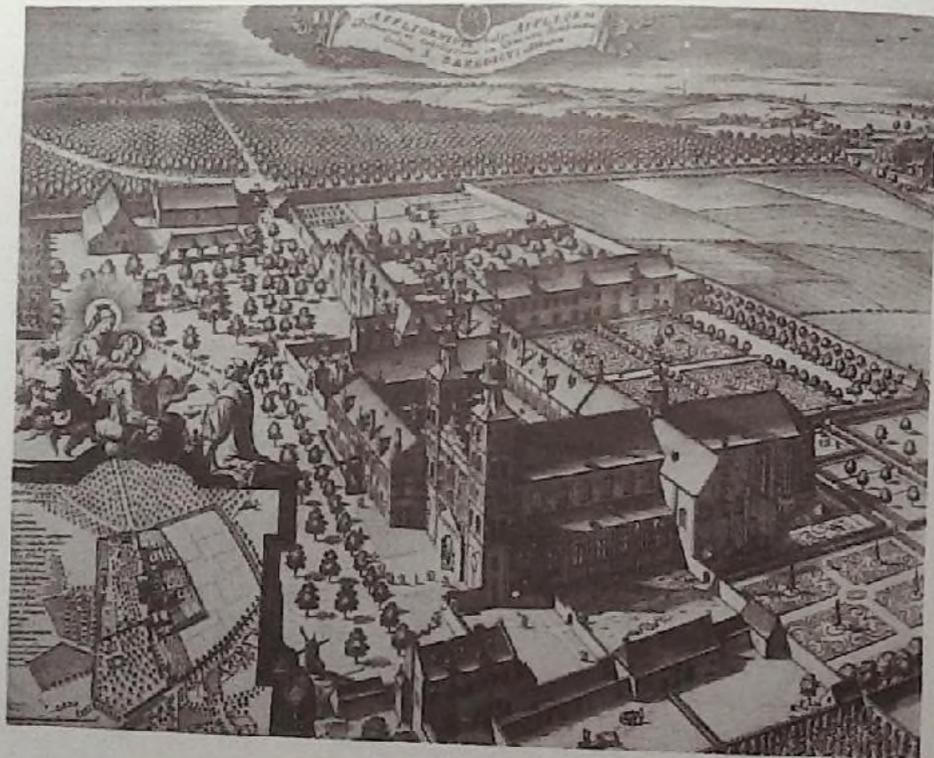
FONDATION ET ESPRIT D'AFFLIGEM

Vers 1083, six chevaliers, auteurs de rapines le long d'une route menant du Brabant en Flandre, se convertirent à la parole de Wéry, moine de Saint-Pierre à Gand, prédicateur itinérant qui travaillait à réconcilier les laïcs, usurpateurs de biens d'Eglise ou violeurs de la « Paix de Dieu ». Cinq d'entre eux constituèrent une

communauté dans un lieu « désert » à Affligem, alors site boisé, où l'archevêque de Cologne leur permit de se fixer. L'évêque de Cambrai, Gérard II, les autorisa à adopter la règle de saint Benoît sous la direction de deux moines venus d'Anchin (lez-Douai) et de Fulgence, d'origine brabançonne, profès de Saint-Airy (Verdun), exilé de son monastère par l'empereur Henri IV pour avoir défendu la liberté de l'Eglise. Il devint leur premier abbé (2). Les chartes de 1086 de l'évêque et du comte de Louvain, Henri III († 1095), octroyèrent aux fondateurs un statut de liberté pour l'élection abbatiale et l'exemption des redevances épiscopales, sauf les droits synodaux (3).

Les premiers moines, déjà 24 en 1088, vivaient dans des bâtiments sommaires : un oratoire, une maison d'accueil pour les voyageurs et une cabane pour eux. Avec l'abbé Fulgence, ils décidèrent de donner le dixième de leurs ressources aux pauvres, de n'accepter ni revenus des autels ni ceux de domaines séculiers et de subsister du travail de leurs mains. Cette ferveur leur attira, non seulement de nombreuses vocations, mais aussi une « familia », composée de laïcs « convertis » qui devenaient des « donats » ou « oblats », se donnant au monastère avec leurs biens; et des femmes « inclusae » vivant dans une hôtellerie spéciale (« clusa »); elles furent parmi les fondatrices des couvents de Forest (1105) et de Grand-Bigard (1133), d'autres se firent béguines ou membres de Tiers-Ordres. Ces « convertis » étaient 230 à la fin du XI^e siècle, gravitant dans l'orbite de l'abbaye. Pourtant, dès avant le mort de Fulgence en 1122, une tension se manifesta entre la première et la seconde génération de moines au sujet de l'acceptation de biens et de la construction de nouveaux bâtiments (4). Ce fait n'altéra pas le rayonnement de l'abbaye. Elle fut celle des croisés, Godefroid de Bouillon et Baudouin, comte de Boulogne, son frère, y consacrèrent leur épée à Dieu avant leur départ pour la Terre Sainte (5). De même, Gislebert, fils de Baudouin d'Alost, lui donna son alleu d'Alost au moment de se croiser (6).

Elle fut davantage encore celle des grands seigneurs de l'époque, comtes de Louvain devenus ducs de Brabant, comtes de Flandre, d'Alost, d'Aarschot, etc. Godefroid I^{er} de Brabant la combla de biens et de privilèges, et il y fut inhumé en 1139, selon ses dernières volontés; il y était venu en 1138 avec ses fils Godefroid et Henri, ce dernier s'y dépouilla de son armure pour revêtir l'habit monacal



Abbaye d'Affligem. Extrait de «Chorographia sacra Brabantiae» Tome 1 (1726)

mais mourut prématurément en 1140; sa sœur Aleyde, veuve successivement d'Henri I^{er}, roi d'Angleterre, et du comte de Sussex, lui fit des donations dans sa patrie adoptive; elle séjourna quelques mois à l'abbaye avant de mourir en 1158 (7).

L'abbaye eut également le patronat de plusieurs églises en Brabant, mais ce fut la source de contestations de la part des prêtres desservants ou des laïcs qui prétendaient y avoir des droits, surtout sur le temporel (8). Elle reçut les prieurés de Frasnes-lez-Gosselies (1099), Saint-André près de Bruges (1100), Sainte-Marie de Laach en Rhénanie (1114), Bornem (1120), Vlierbeek (1125), Sainte-Marie à Basse-Wavre (1138), et eut juridiction sur ceux féminins de Forest et de Grand-Bigard. Dès la fin du XII^e siècle, ils s'érigèrent en abbayes autonomes, sauf ceux de Frasnes, Bornem et Wavre. Affligem elle-même ne s'incorpora pas à la congrégation de Cluny, pas plus que les autres abbayes belges qui gardèrent leur autonomie (9).

ABBÉS ET MOINES MÉDIÉVAUX

Jusqu'au XIV^e siècle environ, laïcs et religieux ne sont connus que par un prénom, parfois un surnom qui deviendra souvent un patronyme ou par leur lieu d'origine, plus tardivement par un nom de métier. Les seigneurs, témoins de chartes, portent seuls le nom de leur principale possession territoriale.

Au point de vue sociologique, il est donc difficile, en dehors des chevaliers, « milites », et encore !, de savoir à quel milieu appartiennent les moines. Si aux XI^e et XII^e siècles, ils se recrutent partiellement dans la classe seigneuriale, il semble n'y avoir aucune exclusive sociale; à partir du XIV^e siècle, la majorité vient des villes. Les obituaires les plus anciens indiquent beaucoup de « conversi » qui peuvent être des adultes entrés tardivement au monastère ou des frères illettrés, et non des convers au sens ordinaire du terme; d'ailleurs ces derniers n'ont jamais été nombreux chez les O.S.B.

Les sources n'indiquent guère les motifs religieux de la vocation monastique, mais d'après le dispositif des chartes et des « Lettres de vocation », on peut en déduire que le souci du salut personnel est la cause décisive et suffisante: chercher Dieu et répondre à son appel pour sauver son âme, sans qu'il soit jamais question de faire du bien à autrui. Dans des « Lettres », - nous n'en connaissons pas d'Affligem - les moines disent leur bonheur d'être au monastère et leur désir d'y attirer un parent ou un ami: « Ce que tu fais pour le monde, fais-le pour Dieu »... « Suivre le Christ nu »... Le cloître est comparé à un jardin, « hortus conclusus » (10).

Aux cinq chevaliers fondateurs: Gérard le Noir, Emelin, Gelfod, Herger et Thibaut - le sixième, Wolbodon, était parti - se joignirent Gérard le Blanc et Hunnard. Un clerc de Flandre, Hugo, attiré par la renommée d'Affligem, y entra en 1089. En 1091, deux frères, Ingelbert et Siger, devinrent moines; leur aîné, Folcard, attiré par leur exemple, fit de même, donna le huitième de ses blens à l'abbaye et le reste à ses filles; un autre frère, Onulphe, s'y opposa, mais devenu gravement malade, angoissé par la mort, accusé par sa conscience, il prit le saint habit qu'il avait jadis détesté, se recommanda à Dieu avec sa femme Gertrude, ses fils Godefroid et Walter et son unique fille; il termina sa vie après une brève pénitence.

tence et ses fils furent prêtres. Un autre riche seigneur, Héribrand de Herdersem, sous l'influence d'un songe, décida, avec le consentement de sa femme, de se « convertir », il revêtit son armure avec laquelle il entra dans l'église abbatiale, la déposa au pied de l'autel et se proclama « Le serf perpétuel de Dieu et de saint Pierre ». Le même jour, devant témoins, il se dépouilla de ses biens; voyant cela, sa femme se fit religieuse et ses fils prêtres. Son frère, Ingelbert de Calfstert, ardent au combat, ayant défendu un « castellum », fut blessé et devint boiteux; avec l'autorisation du comte Henri de Louvain, il fit la paix avec ses ennemis par un acte sous seing privé (« chirographum ») et revêtit l'habit monacal; il se distingua par son humilité en chargeant les sacs de farine du moulin sur un âne et en lavant les chaussures et les pieds de ses confrères (11).

Ces stéréotypes laudatifs témoignent de la simplicité psychologique des médiévaux qui éprouvent et vivent intensément un sentiment, déclenché par un événement qui les convertit. Ils répondent immédiatement à la grâce de Dieu qui se manifeste (12).

Le premier abbé, Fulgence, dont le frère Adun se fit aussi moine, aurait eu, en 1099, la vision prémonitoire de la mort bienheureuse de deux moines qu'il vénérât particulièrement, saint Anselme de Canterbury (1033-1099) et l'abbé Hugues de Cluny (1049-1109). Selon la tradition clunisienne, il encouragea l'activité littéraire de ses fils parmi lesquels Odon, parti pour Maria-Laach et revenu à Affligem, y copia un traité d'Alger de Liège, théologien contemporain; Gislebert, futur abbé d'Enane, est l'auteur d'une œuvre actuellement perdue; Jean, celui d'un opus dédié « de Musica » (13). Fulgence mourut le 10 décembre 1122.

Son successeur, Francon remplit des missions diplomatiques en Angleterre lors de la compétition au trône de France entre Thierry d'Alsace et Guillaume de Normandie. Il prit grand soin des études monastiques et écrivit lui-même un traité: « De gratia Dei », véritable épopée de la grâce; une « Epistola ad moniales » pour celles de Forest et de Grand-Bigard, et des sermons (13 bis).

Rodolphe II de Dongelberg, veuf, abandonna le monde en 1098, en donnant à l'abbaye une partie de son alleu à Zellik. En 1107, le duc Godelroid I^{er} confirma cet acte en présence d'une « multitude d'hommes libres et serfs », et avec l'accord des fils du

donateur, Henri et Guillaume (14). La filiation de cette famille est difficile à établir; elle est proche des plus anciennes du Brabant, d'Aa, de Bierbeek et de Kraainem, mais au XIII^e siècle, elle ne fait plus partie de l'entourage ducal (15). En 1125, le comte Arnould d'Aarschot fit une donation à l'abbaye où son fils était déjà entré (16). En 1128, Baudouin de Gand seigneur d'Alost, « un des principaux seigneurs de Flandre et de Brabant », reçut la tonsure et fut enterré dans l'église d'Affligem que Francon reconstruisit l'année suivante (17). A la même époque vivait le moine Radulfus, surnommé « tacens » (le taiseux), à cause du silence qu'il garda pendant plusieurs années. L'abbé Francon mourut en 1134, laissant la réputation d'un savant et d'un saint.

Sous l'abbatit de Pierre (1136-1147), le duc Godelroid I^{er} le Barbu et fils Henri furent inhumés à l'abbaye; tandis la guerre de Grimbergen menée par les Berthout contre Godelroid II, le duc « au berceau », se déchainait en Brabant, Affligem semble avoir été épargnée. L'abbé Pierre, bon religieux, aimable mais craintif, résigna sa charge en 1147. Quelques mois auparavant, saint Bernard de Clairvaux, prédicateur de la II^e croisade, passa à Affligem en octobre 1146 et fit deux sermons à la communauté dans l'espoir de la voir devenir cistercienne, mais elle était heureuse d'être bénédictine et ne voulut point changer. En témoignage d'affection, Bernard lui donna la courbe de sa crosse, actuellement conservée à l'abbaye de Termonde. A cette visite se rattache la légende d'une salutation du saint à la Vierge qui lui aurait répondu. En tout cas, Bernard trancha un conflit entre les abbayes norbertines de Jette et de Ninove au sujet des paroisses de Liedekerke et de Termonde, la charte fut scellée entre autres par l'abbé Pierre (18).

Son successeur, Godescalco, que Beda Regaus affirme, sans preuves, appartenir à la famille de Aa, fut abbé de 1147 à 1162 et à nouveau probablement vers 1185 (19). Les finances abbatiales étaient alors dans un état favorable qui permit l'érection de nouveaux centres de peuplement ou de « villes neuves » à Frasnes, près du prieuré, et à Balsy dans les environs, avec la collaboration du duc Godelroid III. Le chroniqueur relate des miracles opérés par la sainte Vierge à l'église Saint-Nicolas à Bruxelles où l'abbé d'Affligem et le prieur de Basse-Wavre exposèrent une châsse d'or et d'argent, enrichie de reliques, qui processionna à travers les rues de la ville en 1152-53 (20).



Ruines de l'abbaye d'Affligem.

Vers 1160, Ivan, de la noble famille de Wolveshem (Wolvertem), neveu du seigneur Razo de Asse, et son ami, Alard de Hardemispelle, se « convertirent », quittèrent le métier des armes qu'ils avaient aimé, se défirent de leurs biens et entrèrent à Affligem en vue de leur salut éternel. Ivan se distingua par son obéissance et ses austérités ⁽²¹⁾. Beaucoup d'autres, dont les nécrologes ne citent que le prénom, peuplaient alors l'abbaye en cette époque d'efflorescence spirituelle et d'enthousiasme religieux, suscités par les croisades, la littérature mystique et le succès de sectes cathares, dangereuses d'ailleurs par leurs déviations ⁽²²⁾. En 1188, l'érection du prieuré de Saint-André en abbaye autonome est confirmée par une charte, scellée par l'abbé, le prieur, le sous-prieur et un troisième prieur, celui-ci Wlger, ancien abbé de Vlierbeek, revenu à Affligem, signatures qui prouvent le nombre élevé de religieux ⁽²³⁾.

Peu d'années avant, en 1185, le « miles » Siger de Crainhem, « homo liber », fils de Rabod I^{er} ou de Siger I^{er}, entra à Affligem. Il appartenait à une famille dont le premier représentant connu, Lam-

bert (1085-1133), était déjà « homo liber ». Elle possédait les « villae » de Kraainem et de Schilde (prov. d'Anvers); ses membres étaient « milites » et conseillers à la « curia » ducale, mais comme les autres anciennes familles seigneuriales, elle connut le déclin à partir du XIII^e siècle, à cause des coûts d'exploitation agricole, des partages successoraux et de l'endettement ⁽²⁴⁾. Le moine Siger donna son héritage à Affligem, donation confirmée par Henri, fils de Godefroid III de Brabant, en 1186, puis de nouveau en 1196 du fait des prétentions de Daniel de Crainhem, un de ses cousins ⁽²⁵⁾. Siger, élu abbé en 1195, mourut déjà en 1197.

Jusqu'au début du XIV^e siècle, prospérité matérielle et spirituelle vont de pair. Sous l'abbé Robert (1203-1227), l'économie est en pleine expansion, et les rapports de l'abbaye avec les ducs et l'aristocratie restent bons. Marie, fille du duc Henri I^{er} et veuve de l'empereur Otton IV, de retour en Brabant, vécut quelque temps dans une paisible retraite à Affligem ⁽²⁶⁾. Sous l'abbatit de Guillaume II (1227-1242), l'exploitation en faire-valoir direct commence à être abandonnée par les moines, ce qui apparaît comme un indice négatif. En 1239, une confraternité de prières est conclue avec l'abbaye de Rijnsburg (Leiden) pour créer des liens spirituels et amicaux entre les deux communautés et les préserver de l'isolement. En 1212, Jean de Patria, futur abbé (1242-1260), d'une noble famille wallonne, entra à Affligem et s'y distingua par sa vie vertueuse et pénitente. Il entretenait des relations spirituelles avec sainte Lutgarde, de l'abbaye cistercienne d'Aywières, dont témoigne Thomas de Cantimpré dans sa « Vita Lutgardis », traduite en thlois par le moine d'Affligem, Guillaume. Ce dernier, enfant naturel, né à Malines entre 1215-1220, fit des études à Paris où il se lia d'amitié avec Jean d'Enghien, futur évêque de Liège. Entré à Affligem, il en devint prieur puis à Basse-Wavre; l'évêque le nomma, en 1277, prélat de Saint-Trond avec dispense du Saint-Siège à cause de sa naissance illégitime et il l'imposa aux moines de cette abbaye qui l'avait refusé. Ce fut un excellent abbé, pieux, modeste, zélé pour les études et lui-même poète, comme l'atteste la vie de sainte Lutgarde. Quant à Jean de Patria, élu à l'unanimité abbé d'Affligem, il maintint avec ardeur l'observance religieuse, retira ses moines des paroisses et des fermes pour qu'ils soient tout à « l'Opus Dei » et au recueillement du cloître. C'est la raison pour laquelle Lutgarde l'estimait et Thomas de Cantimpré écrivait qu'Affligem était alors le monastère le plus discipliné de tout l'ordre ⁽²⁷⁾.

Cette situation dura sous l'abbé Henri II qui entretint d'excellentes relations avec les ducs Jean I^{er} et Jean II, et encouragea l'activité littéraire des moines. Parmi eux, Simon, auteur du traité « De Scriptoribus Ecclesiasticum » et peut-être d'autres manuscrits dont on n'a aucune trace, et vers 1310, Henri de Bruxelles, computiste et philosophe, dont on ne connaît que le titre de ses œuvres (28).

Après plus de deux siècles de ferveur religieuse et de travail civilisateur, l'élan primitif retombe, et à partir du milieu du XIII^e siècle-pour Affligem, du XIV^e, une convergence de causes ruinent spirituellement et matériellement les anciennes abbayes. Trop enracinées dans le régime féodal et une économie relativement autarcique, elle ne se sont pas rendu compte de l'attrance socio-économique et culturelle de nouveaux centres, les villes et les universités, où les ordres « mendiants » répondront aux problèmes du temps par le lien entre la connaissance, la pauvreté et l'apostolat; d'autres causes se trouvent dans les vocations forcées, les guerres continuelles, le Grand Schisme d'Occident (1378- 1417) qui rompt l'unité de l'Eglise et celle des communautés.

Affligem est à deux reprises victime des luttes flandro-brabançonnes. Une première fois, en 1333-1334, entre le duc Jean III et le comte Louis de Male, les moines sont obligés de se réfugier à Bruxelles où certains voudraient s'établir définitivement, tandis que d'autres souhaiteraient revenir à Affligem même. Ces projets et intrigues ne se réalisèrent pas, d'autant plus que la guerre successorale Brabant-Flandre, en 1356-1357, ravagea les bâtiments claustraux restants (29). A des faits, il faut ajouter la médiocrité et même le gouvernement nuisible de certains abbés. Amelric Teye appartenait à une famille, peut-être d'origine hennuyère, qui, établie à Bruxelles, fit partie des lignages de Coudenberg et Serhuyghs remplit diverses charges et posséda la seigneurie de Wemmel. Fils de Willem, échevin, et de Marguerite de Woluwe, peut-être parente de l'abbé précédent, Jean IV de Woluwe, Amelric entra d'abord au prieuré augustin de Groenendaal, puis vint à Affligem, probablement par facilité et ambition. En 1369, il fut imposé comme abbé par le pape Urbain V, première immixtion directe de Rome dans une nomination abbatiale, et en 1374, il reçut les « pontificalia » du pape Grégoire XI. Au début du Grand Schisme, il se prononça pour Urbain VI, tandis que la communauté choisissait le

parti de Clément VI. Une longue querelle s'ensuivit, génératrice de dégradation morale et spirituelle (30 bis). L'abbé eut d'ailleurs un enfant naturel de même que son successeur, Henri de Saint-Géry (van Sint-Goriks). Celui-ci était fils de Gislebert de « Sancto-Gaugerico », échevin de Bruxelles, et dont le patronyme indiquerait l'ancienneté de la famille, membre du lignage Steeuws (30). D'abord prieur de Frasnes, il fut administrateur d'Affligem pendant le conflit en 1381, coadjuteur de l'abbé en 1391, à la demande du duc Wenceslas et abbé de 1398 à 1413 (31). Il gouverna d'ailleurs mieux que son prédécesseur. Les moines Siger et Jean van Sint-Goriks furent contemporains de l'abbé, tandis qu'un autre Teye, Franco, fut prieur de Basse-Wavre, mais dut se réfugier à Bruxelles pendant la guerre de 1356, il mourut l'année suivante (32).

Jean V 't Serjacobs dit van der Alphene, petit-fils d'un teinturier très fortuné de Bruxelles, propriétaire à Affligem et dans les environs, fut élu abbé en 1413. Il divisa les biens abbatiaux en trois menses pour empêcher l'abbé d'avoir tout à sa disposition: celle du prélat, celle du couvent dite « du réfectoire » et celle de la « fabrique » pour l'entretien des bâtiments et du domaine. Mais ces attributions, génératrices de propriété individuelle, eurent de funestes conséquences pour la vie religieuse qu'elles entraînent dans le circuit du « mien » et du « tien », comme le fait remarquer, au XVII^e siècle, l'historien Phalesius (33). En outre, les fréquentes absences du prélat, membre du conseil ducal, nuisaient à l'observance régulière.

L'abbé Henri IV, fils de Jean II, seigneur d'Asse, plongea à tel point l'abbaye dans les dettes et procès qu'il fut déposé en 1456. Son successeur, Gossuin Herdincx, nommé en 1457 par le pape Callixte II, était le frère de Marguerite, femme de Robert de Cottereau, devenu seigneur d'Asse par achat; est-ce pour cette raison ou à cause de ses talents de diplomate qu'il remplit diverses missions pour l'archiduc Maximilien? Il parvint à restaurer les finances abbatiales et mourut à Bruxelles, le 24 avril 1493, sans que l'on sut où il fut enterré (34).

Le moine Giselbert de Maerselaer, au patronyme signifiant « limite » (« mark ») d'une clairière (« laer »), appartenait à une famille type de la noblesse rurale du Brabant flamand, issue des van Oppem et alliée aux van Oyenbrugge (seigneurs sous Grimbergen)

et aux Ursene (Ursel?) de Londerzeel. Il était fils de Jean, seigneur d'Opdorpe (près de Buggenhout) (+1476) et de Jeanne 's Jongen, enterrés à l'église de Malderen; son frère Gilles avait fait ses études à Louvain avec le futur pape Adrien VI qui nomma le fils de son ami, Willem, gouverneur d'Ostie et amiral de la flotte pontificale; une sœur Mathilde fut religieuse au prieuré augustin de Sainte-Elisabeth à Bruxelles et une fille de Gilles, à celui du Mont-Saint-Nicolas à Aarschot. La « gloire » de la famille fut au XVII^e siècle, Frédéric, baron de Perk et d'Elewijt, etc., six fois bourgmestre de Bruxelles et sept fois trésorier de la Ville entre 1614 et 1659; de sa femme, Marguerite de Baronaige, il eut une fille, Catherine, moniale à l'abbaye O.S.B. de Kortenberg et un fils, Charles-Philippe, franciscain à Toulouse. Ce lignage, significatif d'une famille noble de l'époque, s'éteignit en 1718, avec Philippe-Joseph, époux de Marie-Louise Helman, fille du baron de Willebroek et de Rulsbroek; une sœur de Philippe fut ursuline à Bruxelles (26). Quant à Giselbert, prieur de Basse-Wavre en 1479, il donna une grande extension au pèlerinage marial dont il fit imprimer le texte de la légende par les « Frères de la Vie Commune » à Bruxelles. Il obtint de nombreux privilèges pour les pèlerins et fut le promoteur de la procession annuelle à Bruxelles, mais élu à la prélatrice d'Affligem, il la refusa prétextant son incapacité et ses infirmités. Il mourut en 1508 (27).

Son successeur, Guillaume IV Michiels (Machiels), dont le choix avait peut-être été fait sous la pression de certains cercles nobiliaires, avait été prieur de Frasnes; il améliora la situation matérielle de l'abbaye et fonda un collège à Louvain pour les moines universitaires, mais il déclina la discorde au sein du monastère par le meurtre involontaire d'un enfant, tué d'un coup de bâton; par la désignation d'un successeur au caractère violent et par l'obligation d'admettre un coadjuteur de la puissante famille des Croy. L'abbaye devenait ainsi victime du déplorable usage de la commande, c'est-à-dire de la nomination d'un abbé en dehors du monastère, n'y résidant pas et en touchant seulement les revenus.

Dans le « Catalogus Monachorum », dressé par l'historien Dom Beda Regaas au XVIII^e siècle, et publié en bref par Dom C. Coppens, in « Affligemensia », en mars 1949, p. 137-148, nous avons relevé environ 145 noms de moines, presque tous profès, et ayant un nom de famille. Ce fait exclut, sauf plusieurs exceptions, ceux

antérieurs au XV^e siècle, qui ne sont connus que par leur prénom comme il a été dit plus haut; ils constituent une masse anonyme, illustre aux yeux de Dieu mais pas de l'Histoire. Quant à ceux du XV^e siècle, leur lieu de naissance est rarement indiqué et s'il l'est, il est souvent à l'origine de leur patronyme. Par recoupement avec d'autres travaux, nous essaierons d'en identifier quelques uns.

On remarque que plusieurs de la même famille ou des homonymes sont contemporains. Quatre van der Noot entrèrent à Affligem. Leur famille, une des plus anciennes du Brabant, alliée aux Tave, Wesemael, Grimbergen, 't Serclaes, etc., donna plusieurs de ses membres à divers ordres religieux. Roland et Jean, fils de Wauthier V et de Dymphne de Grimbergen furent respectivement chanoines réguliers de Saint-Augustin à « O.L.V. ten Troon » à Grobendonk (Herentals) et à Groenendaal, leur sœur Marguerite fut religieuse clarisse. « Heer Dierick », fils de Renier et d'Aleyde de Smet van Eversberghe, alias de Marschalk, du lignage Roodenbeke, mourut à Affligem après 1411. Son frère aîné, entré à Groenendaal en 1388, en sortit pour sa santé et alla au monastère augustin de Saint-Jacques/Coudenberg, moins austère; un autre, Renier, fut cistercien à Cambron (27). « Heer » Giselbert, fils de Willem et d'Aleyde van Jette, moine à Affligem en 1420, eut trois enfants naturels d'une femme qui l'était elle-même (28). Louis, fils de Jean et de Catherine van Cotten, moine et prieur d'Affligem en 1469, eut deux enfants naturels (29). Ces moeurs prouvent à suffisance la décadence morale de l'abbaye au XV^e siècle.

Deux membres du lignage bruxellois Glutinc entrèrent à Affligem, mais Jean, profès en 1384, passa chez les chartreux à Hérlinnes en 1400, tandis que Willem mourut à l'abbaye après 1473. Cinq van Assche sont indiqués dans le « Catalogus » au XV^e siècle, sont-ils parents?, c'est douteux. Outre l'abbé, un second Henri est de Assche également; un Jean, de Bruxelles; deux autres, sans mention d'origine. « Heer Geeraerd » van Heelvalde, fils de Gérard, échevin de Bruxelles en 1360 et 1370, et de Sophie van Perways, du lignage Sweerts, devint son patronyme à une terre en Brabant, résultant du démembrement d'une ancienne seigneurie sise à la limite du Hainaut (30). « Geeraerd », reçu bourgeois de Bruxelles en 1404, en même temps que son frère Jean, chanoine et chantre du chapitre d'Anderlecht en 1414, se fit moine à Affligem en 1420 quand sa mère lui eut promis cent deniers d'or (31). Théodoric van

Heelvelde lui est contemporain mais mourut après 1485, sa nomination de prieur à Bornem est incertaine (42). Deux membres du lignage de Coudenberg (« Frigidomonte ») étaient moines en 1404, « Dominus Franco », fils d'Henri, échevin de Bruxelles en 1381, et de Marie de Ecx, et Geldol, fils de Ghysbrecht et de Marguerite Swinters (43). Jean Pipenpoy, fils de Gérard, seigneur de Merchtem, prisonnier à Basweiler en 1371, et d'Elisabeth de Leeuw, était étudiant à l'université de Heidelberg en 1420; licencié en droit canon et en droit civil, il fut préfet des études à Affligem (44). Franco et Serhuygs (†après 1425) appartenait au lignage bruxellois de ce nom.

Ces quelques exemples prouvent que les moines se recrutaient dans des milieux seigneuriaux, lignagers ou notables urbains, capables de faire faire des études à leurs fils et pour lesquels l'état monastique était une vocation désirée si pas utile. Motifs religieux et temporels s'entremêlent sans que les documents permettent de les discerner.

PRÉVÔTS ET MOINES DU XVI^e À LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

a) XVI^e siècle tragique.

Le XVI^e siècle fut très éprouvant pour les abbayes et couvents des Pays-Bas. L'emprise du pouvoir central sur les nominations abbatiales et ses demandes répétées d'aides sous Charles-Quint, les troubles politico-religieux sous Philippe II ruinèrent les « Godshuyzen » et mirent parfois leur existence en péril. En outre, à Affligem, les abbés commendataires et l'incorporation de l'abbaye, au titre de mense épiscopale, à l'archevêché de Malines, furent des causes supplémentaires de difficultés et même de survie.

En 1518, le Saint-Siège et l'empereur imposèrent comme prélat, à l'âge de 20 ans, Guillaume de Croÿ, fils d'Henri et de Charlotte de Chateaubriand, déjà coadjuteur de l'abbé Michiels et titulaire de nombreuses charges ecclésiastiques. Ses conseillers introduisirent Affligem dans la congrégation de Bursfeld qui proscrivait entièrement l'usage de la viande (45). 13 sur 43 moines l'acceptèrent seulement, et un des leurs, Théodoric van der Noot, exprima l'avis



Vue des ruines de l'Abbaye.

de plusieurs en disant: « Des étrangers nous ont imposé cette observance pour nous dominer mais nous devons l'accepter afin de ne pas blesser le Seigneur par une opposition violente » (46). La réforme fut introduite, en 1520, par huit moines venus de l'abbaye d'Egmond en Hollande, parmi lesquels Willem de Ghoer, nommé prévôt, agit avec beaucoup de tact et de diplomatie. Les opposants furent surtout consignés dans les prieurés où généralement les moines les moins faciles étaient envoyés (47). A la mort encore très jeune de Guillaume de Croÿ, en 1521, son frère Charles lui succéda dans les mêmes conditions, caractère et genre de vie; il dilapida les blens abbatiaux pour construire deux châteaux dans les environs, dont un à Meldert qui fut incendié à peine achevé, sans parler de ses mœurs. A sa mort, en 1564, les religieux élurent comme abbé Arnold Motmans, né en 1530 à Louvain, prêtre en 1557, mais dont l'élection ne fut pas confirmée par Rome qui réservait la riche abbaye en dotation à l'archevêché de Malines, nouvellement érigé par le pape Paul IV à la demande de Philippe II. En 1569, à la prise en charge de l'abbaye par Morillon, vicaire général de Granvelle, il fut prieur à Wavre dont il revint, en 1577, réinstallé à Affligem par les États de Brabant révoltés contre le gouvernement. Il essaya en vain de sauver l'abbaye qu'il dut fuir avec les moines, en 1578,

devant l'invasion des Gueux; deux ans après, il se réconcilia avec le roi. Il retourna à Wavre où il fut curé de la paroisse et il mourut en 1597, toujours fidèle à l'Église, malgré ses deux démissions forcées (48).

De 1578 à 1605, l'abbaye en ruines resta déserte et l'archevêque-prélat, Mathias Hovius (van den Hove) essaya même de la transformer en un chapitre canonial, mais la fidélité de quelques moines la sauva et la restaura. Paradoxalement, Hovius qui avait voulu la supprimer, y mourut en 1620.

Durant ce siècle de tourmente, la discipline religieuse faiblit, mais dans une mesure moindre qu'on ne pourrait le croire, par suite de l'union à Bursfeld et de l'autorité de prévôts vigilants, administrateurs de l'abbaye au nom de l'archevêque, abbé en titre. La bonne renommée d'Affligem fit choisir six de ses membres comme abbés d'autres monastères, ainsi Corneille Wambacq, d'une famille probablement luxembourgeoise, venue au XIV^e siècle dans le pays d'Asse où elle fut censitaire d'Affligem (49). En 1549, Corneille fut élu abbé de Münster (Luxembourg); il mourut à Bruxelles en 1554. Au siècle suivant, un de ses parents, Willibrord, né en 1631 à Essene — près d'Affligem —, profès en 1652, décéda jeune encore, en 1668 (50). Ils sont, avec Daniel van Campenhout, de «l'Hof te Lovegem» à Brussegem, prieur et maître des novices, mort en odeur de sainteté en 1532, des fils de «pachters», fermiers importants du Brabant flamand, où les vocations étaient plus rares que dans les milieux urbains. Quelques autres vinrent encore de villages flamands: André Coels, de Lennik-Saint-Quentin, fut prévôt de l'abbaye de 1551 à 1563, puis nommé visiteur des abbayes de Gembloux et d'Ename par la congrégation de Bursfeld, prieur de Bornem en 1565 avec le titre de prévôt d'Affligem, charge qu'il remplit effectivement de 1571 à sa mort en 1577 (51). Egide van Aerschot, natif de Wechter, profès en 1557, remplit diverses fonctions à l'abbaye puis fut prieur à Bornem de 1573 à sa mort en 1617, dans des circonstances très difficiles (52).

Malgré la mise en commende, les pressions politiques et les guerres de religion, Affligem eut une moyenne de deux professions par an au XVI^e siècle, chiffre honorable à l'époque, d'autant plus que l'abbaye dévastée ne put recevoir personne de 1578 à 1605, et qu'en 1593, l'autorité diocésaine interdit toute réception de novi-

ces. En 1519, elle comptait 47 moines parmi lesquels 18 frères laïcs, vivant à l'abbaye même et dans les trois prieurés; en 1575, ils étaient encore 42 moines et 10 frères (53). Après cette date, les événements les dispersèrent de plus en plus; en 1601, ils n'étaient plus que 7 moines et un frère. Puis ce fut le redressement.

Durant les troubles politico-religieux, on n'a de preuve certaine que de l'apostasie et du mariage d'un moine, qui ensuite se repentit, mais ne put revenir parce qu'on ne savait que faire de sa femme et de ses enfants (54). D'autres cas, en nombre infime, sont moins nets. Par contre, plusieurs eurent beaucoup à souffrir des Gueux. Cinq d'entre eux, parmi 17 prêtres, furent emprisonnés à Alost. Henri de Corte, entré vers 1556, mourut en prison le 3 juin 1582, Willem van Ringelberg, profès en 1564, décéda le 7 juin 1582 et fut enterré dans l'église des carmes à Alost; le diacre, Pierre Bretpot, le 12 juin de la même année, les profès Henri Schorenbroot et Jean de Kempener, respectivement les 23 avril et 23 août 1582 (55). Jean Rose (Roose) de Louvain, était déjà décédé en 1568, après l'expulsion des moines de Termonde. D'autres furent encore molestés. A Wavre, Godfried Pontanus, profès en 1576, fut sérieusement blessé, tandis que Jacques Ollvier, profès en 1575, curé à Wavre, fut captif des Gueux de 1592 à 1595 dans l'île de Tholen; libéré il restaura le prieuré et en 1598, accueillit les moines fuyant Malines à cause de la peste (56). François Paschasius (Pasche), profès en 1544, remplit des charges diverses à l'abbaye même, à Bornem, à Wavre, prieur à Vlierbeek appelé par l'abbé Jean Houtaert qui y avait rétabli la discipline; arrêté à Alost en 1582 avec son confrère Willem van der Haeghem et le receveur de la ville, ils furent emprisonnés pendant six mois au Treurenberg à Bruxelles; il mourut, le plus âgé de l'abbaye, en 1593, et fut enterré dans l'église du couvent de Nazareth à Bruxelles où des moines demeuraient alors chez les «Frères de la Vie Commune» (57). Petrus Coels, issu de la famille seigneuriale de Glimmes, étudiant à Louvain pendant trois ans, choisi en 1571 comme abbé de Vlierbeek, fut emmené prisonnier à Geertruidenberg où il fut libéré contre rançon en 1576. Nicolas de Nera, profès en 1570, fut délivré grâce à sa famille qui versa la rançon (58).

Au point de vue intellectuel, les documents de l'époque ne permettent pas de déceler une influence humaniste, mais l'exode des moines en 1578 eut pour conséquence heureuse, celle-là, d'en

envoyer 12 et 2 frères à l'université de Douai, fondée par Philippe II pour les réfugiés anglais sur le continent. Jean van der Meeren ou Amerius (†1556), natif de Baasrode, est le premier chroniqueur connu de l'abbaye; Jean Montanus (†1571), écrivit des ouvrages historiques qui sont perdus et il fit éditer le «*Gratia Dei*» de l'abbé Franco; Pierre Capel, de Lennik, licencié en théologie, est l'auteur de travaux «*tot de stichting van de naaste*» qui disparurent pendant les troubles. Malgré le développement de l'imprimerie, plusieurs moines continuèrent à copier des livres dans le «*scriptorium*» abbatial⁽⁵⁹⁾. D'autres donnaient des cours privés à des jeunes gens de la haute noblesse: Philippe-Guillaume de Nassau, fils aîné du Taciturne, mais resté catholique; Charles de Croÿ, duc d'Aarschot, et Robert de Ligne-Arenberg. Quelques uns furent desservants de paroisses.

Ainsi l'abbaye parvint-elle à se maintenir à travers ce XVI^e siècle tragique, le nombre de ses religieux fut relativement plus élevé que celui d'autres abbayes bénédictines; presque tous restèrent fidèles à leur état et les survivants la firent revivre au début du XVIII^e siècle.

b) XVII^e siècle, rénovateur mais encore tourmenté

Ce n'est qu'en 1605 que les moines purent revenir à Affligem. Ils étaient alors 10 profès et 2 novices, sans compter les anciens qui furent envoyés dans les prieurés par l'archevêque Hovius. Liévin Mulderus (de Mulder), de famille nobiliaire, deux fois nommé prévôt, fut démis de ses fonctions et exilé à Louvain pour avoir défendu avec trop d'opiniâtreté l'indépendance de l'abbaye envers Malines⁽⁶⁰⁾. Il mourut le 8 février 1605, au moment de la restauration. Celle-ci se fit avec des moines appelés de Saint-Jean d'Ypres et qui eurent les principales charges. Le relèvement fut assez rapide, en 1620, les religieux étaient déjà au nombre de 26⁽⁶¹⁾. Depuis 1616, l'abbaye était gouvernée par un excellent prévôt. Jacques van Haeften (Haeftenius), né à Utrecht en 1588, d'Antoine et d'Anne van der Meeren, avait fait sa philosophie à Louvain; entré à Affligem en 1609, il avait pris le prénom significatif de «*Benedictus*». Il fit encore sa théologie à Louvain, fut un an curé à Bornem puis nommé prévôt de l'abbaye qu'il dirigea avec autant de tact que de zèle. Il reconstruisit les bâtiments et orna l'église de tableaux de

Rubens et de de Crayer. L'archevêque abbé Boonen (1621-1655) voulait se séparer de la congrégation de Bursfeld qui s'opposait à l'incorporation, et entrer dans celle de Lorraine pour avoir l'abbaye mieux en main. Van Haeften l'appuya parce que cette congrégation remettait en vigueur l'austérité primitive de la règle. Suivi seulement par 12 moines, les récalcitrants furent envoyés, comme un siècle auparavant, dans les prieurés. La congrégation de la «*Présentation N.D.*» groupait dans les Pays-Bas les abbayes de Saint-Adrien à Grammont, Saint-Denis-en-Broquerioie et Saint-Ghislain. Les adhérents d'Affligem refirent leur profession solennelle, le 28 octobre 1628, en présence de l'archevêque et de nombreux dignitaires, Corneille Jansenius en prononça l'homélie. Cependant, la congrégation ne fut pas confirmée par le pape et elle ne subsista que jusqu'en 1654. Van Haeften assumait, en 1632, la direction spirituelle des carmélites chassées d'Hertogenbos et réfugiées à Alost⁽⁶²⁾. Il fut également l'auteur d'un commentaire de la règle de saint Benoît, d'ouvrages ascétiques comme «*Den Lusthof der Christelijke Leerlinge*», et «*Scola Cordis*», 29 fois édité, «*Regia Via Crucis*», traduit en plusieurs langues, et de nombreux sermons, dans un contexte de vie de prière et de détachement par la contemplation du Christ et de ses mystères⁽⁶³⁾. Son portrait, attribué à de Crayer, a été incendié en 1914 à Termonde, mais une copie en subsiste ainsi qu'une gravure d'époque⁽⁶⁴⁾. Cette dernière le représente assis, devant une grande tenture s'entrouvrant sur des rangées de livres, son ample coule bénédictine lui donnant une allure imposante. La figure ronde, à la barbe courte, exprime un air réfléchi, méditatif; de la main droite, il tient le livre de règle ou son commentaire; de celle de gauche, un pince-nez lenticulaire très visible. L'ensemble reflète sa personnalité un peu rigoriste, amie de Jansenius et de Calenus⁽⁶⁵⁾. Il mourut, le 31 juillet 1648, à Spa où il était allé prendre les eaux sur prescription médicale, d'abord enterré à l'abbaye de Stavelot, son corps fut ramené à Affligem où il fut solennellement inhumé⁽⁶⁶⁾.

Son œuvre réformatrice fut soutenue par plusieurs religieux. Michel de la Porte, né à Breda en 1589, passa sa jeunesse à Malines et, en 1620, comme prieur, s'efforça de rétablir la discipline à Basse-Wavre dont il revint à Affligem lors de la nouvelle affiliation. Il retourna au prieuré en 1640 où il développa le culte marial et fit publier en français un livre à ce sujet. Il mourut en 1660⁽⁶⁷⁾. Hubert Phalesius (Phalèse — Du Palais) né à Bruxelles en 1585, sous-

prieur à Affligem, écrivit la chronique de son abbaye et un ouvrage de concordance biblique, imprimés chez Plantin, et il correspondait avec les bénédictins de Saint-Maur, comme son confrère Odon Cambier. Il propagea le culte de la sainte Vierge et mourut en 1638, le jour de l'Assomption, en odeur de sainteté selon son ami van Haeften ⁽⁶⁸⁾. L'ami des deux précédents, Odon Cambier, né à Grammont en 1614, entra à Affligem en 1630, après des études chez les O.S.B. de sa ville natale où il fut ensuite professeur. Bibliothécaire à Affligem, il dressa, à la demande de Sanderus, le catalogue des manuscrits de la maison et fut lui-même l'auteur de «*Monasterii Affligeniensis Chronicon (1096-1648)*», mais plus tard, sa tâche d'économiste l'empêcha de poursuivre ses ouvrages historiques et sa correspondance avec le mauriste, dom Luc d'Achéry. C'est encore un annaliste, sans guère d'esprit critique et encore moins d'esprit de synthèse. Lui-même, même exemplaire, fit rééditer l'«*Imitatio Christi*», qu'il attribua à Gerson ⁽⁶⁹⁾.

Un jeune moine «angélique», Ghislain Stevens, de Zottegem, mourut à 24 ans, encore sous-diacre, en 1648. Vidastus van Breusegem fit partie du groupe qui était allé s'initier à la nouvelle observance de «*La Présentation N.D.*» à l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer. Pierre Verhasselt (1607-1665), de Kobbegem, appartenait à une lignée rurale, «pachter» de «*l'Hof te Bollebeek*», propriété de l'abbaye de Forest. Bel exemple d'une famille qui, avec beaucoup d'autres, fit la prospérité de nos campagnes. Le bénédictin, orphelin dès sa jeunesse, fut élevé par son oncle, Pierre van Langenhove, membre du Conseil de Brabant ⁽⁷⁰⁾. Prieur à Bornem, il y donna un témoignage de patience, de modestie et d'observance régulière malgré son faible état de santé, qui l'obligea à retourner à Affligem où il mourut ⁽⁷¹⁾. Il avait écrit le poème «*Den Godelljcken Lofsangh*» sur la psalmodie. Antoine de Christyn, né à Malines en 1589, fils du pensionnaire de la Ville et juriste réputé, ce qui fit dire à Sanderus qu'il était de naissance illustre, eut un autre de ses parents, Jean-Baptiste de Christyn, conseiller d'Etat, diplomate et chancelier, auteur de la «*Jurisprudencia Heroïca*» ⁽⁷²⁾. Le moine remplit diverses fonctions à l'abbaye, fut prieur à Bornem en 1656-57 puis sous-prieur à Affligem ⁽⁷³⁾.

La seconde moitié du XVII^e siècle fut perturbée par les ravages des guerres de Louis XIV, les efforts, toujours vains, pour libérer l'abbaye de l'incorporation à l'archevêché et, de ce chef, les rela-

tions souvent tendues avec Malines, au point de vue matériel; enfin des troubles internes. Fin 1648, le Mallnols, Robert Estrix (1610-1675), nommé prévôt, obtint, en 1660, du pape Alexandre VII l'usage des «*pontificalla*», confirmé par l'archevêque Cruesen mais contesté par le chapitre de Saint-Rombaut et annulé par le Conseil de Brabant en 1661. Accusé à tort de falsification dans les comptes, Estrix fut déposé en 1664 et envoyé à Bornem dont il devint prieur en 1670 jusqu'à sa mort ⁽⁷⁴⁾. Il put en paix y achever son œuvre, «*Le Miroir Bénédictin*».

Placide Charité, né à Alost en 1625, fils de François et de Catherine van den Hauwe, licencié en théologie à Louvain, prieur à Basse-Wavre en 1659 parce qu'opposé à Estrix; il y écrivit un «*Lusus Marianus Wavrensis*» et mourut de phthisie à Ninove en 1661. De même, Grégoire Wasteels (1621-1669), de Nederbrakel, fut un adversaire d'Estrix; prieur à Basse-Wavre, il y demanda de pouvoir manger de la viande, signe d'un certain relâchement.

Sous le prévôt Emilien van Hoÿvorst, né à Malines en 1613, nommé en 1664, les passages de troupes françaises ou espagnoles provoquèrent des difficultés matérielles par suite de contributions et d'exactions diverses, causes également de tensions avec l'archevêché. En 1672, deux moines furent envoyés à l'école des mauristes à Paris et Mabillon vint visiter Affligem ⁽⁷⁵⁾. Van Hoÿvorst est l'auteur d'une vie de sainte Gudule en néerlandais.

Au cours du XVII^e siècle, les anciennes confraternités de prêtres étaient tombées en désuétude par suite des troubles de la fin du XVI^e siècle, de l'abandon de la congrégation de Bursfeld et de l'absence d'un abbé propre à Affligem. Seule, celle conclue avec l'abbaye norbertine de Ninove revécut en 1661, elle stipulait des visites mutuelles à certaines fêtes de l'année et en vacances en signe d'amitié et les services et prières pour les défunts des deux abbayes. Elle fut signée par 29 chanoines de Ninove, dont 12 desservants de paroisses et par 31 moines d'Affligem ⁽⁷⁶⁾. Auparavant, deux nouvelles confraternités avaient été érigées avec des membres récents de la «*Présentation N.D.*», l'une en 1610-11 avec les bénédictines de la «*Paix N.D.*» à Douai, et l'autre avec celles d'Hunnegem à Grammont en 1631, mais sans visites réciproques ⁽⁷⁷⁾.

En 1682, Rupert (Gilles) Beydaels fut élu prévôt en présence de l'archevêque Alphonse de Berghes. Troisième enfant de Warner,

doyen du métier des merciers, et de Jeanne van Ophem, sa famille était bruxelloise depuis le début du XIV^e siècle et s'adonnait alors au métier de tonnelier, car elle est dite «de Cuyper»; au XVIII^e siècle, elle fut admise au lignage Sweerts. Elle s'éteignit en la personne du dernier roi d'armes, Charles-Jean, nommé en 1782 et décédé à Vienne en 1811 (78). Le prévôt vécut les heures angoissantes de la guerre de la Ligue d'Augsbourg et fut incarcéré à Alost pour avoir refusé de payer 6000 fl. d'impositions. Dès juillet 1682, à la demande de l'archevêque, il avait visité le prieuré de Bornem où il s'était fait rendre les comptes qu'il avait trouvés justes (79). Il fut inhumé à l'abbaye sous une dalle portant ses armoiries.

Vedastus van Nuffel (1630-1707) était voisin de l'abbaye comme natif d'Hekelgem, fils aîné d'Adrien, receveur et maître des bois abbatiaux, échevin en 1567, et de Jacqueline Robijns; son frère Martin fut prieur à l'abbaye cistercienne de Saint-Bernard/Escaut. Cette famille de «pachters», très répandue dans le «Petit Brabant» et le pays d'Asse, eut une branche anoblée au XVIII^e siècle, sous le nom de van Nuffel d'Heynsbroeck. Un membre d'une autre, Pierre, né à Bruxelles en 1671, petit-fils d'un brasseur, devint jésuite (80). Sous Vedastus, la communauté d'Affligem était assez jeune, parmi ses 29 moines dont 23 à l'abbaye, 4 à Basse-Wavre et 2 à Bornem, le tiers n'avait pas 30 ans, la moitié était d'âge moyen et le sixième au-delà de 50 ans (81). Le prévôt avait obtenu l'usage de la viande à certains jours parce qu'on ne trouvait plus de poisson, mais c'était un précédent et une entorse aux coutumes. Il donna sa démission en 1690 et se retira à Bornem, dont il fut d'abord administrateur puis prieur de 1697 à 1702, année pendant laquelle il résigna sa charge à cause de ses infirmités. Il mourut le 21 juillet 1707 et Beda Regaus fait de lui ce bel éloge: «Semper dilectus fuerat a conventu, jovialis erat et semper hilaris vultu, famolior suis epistolis...» (82).

Romanus Spruyt, d'un lignage d'Utrecht-Leiden, récemment implanté dans les Pays-Bas du Sud, fut prévôt de 1690 à 1696. Second fils de Claude, seigneur de Zandvliet, et de Jacqueline de Rebz, dame de Puttenberg, Wavre et Langerode, petit-fils d'un bailli de Gaasbeek, Adrien-Louis était né à Bruxelles en 1647 (83). Licencié dans les deux droits à Louvain, il visita Rome et le Mont Cassin où il aurait voulu entrer mais on le lui refusa, alors il vint à Affligem

où il prit le prénom de «Romanus» en souvenir de son séjour à Rome et il fut un novice exemplaire. Il compléta ses études à Louvain, fut confesseur et vicaire à Wavre puis hôtelier parfait à l'abbaye. Comme prévôt, il mena un combat journalier contre les envahisseurs français, dont il obtint le départ le 24 mars 1691, et peu après celui des femmes et des enfants qui étaient restés sur place, mais des belligérants continuèrent à harceler l'abbaye au point de la ruiner. Aussi le prévôt ne put-il plus accepter de novices et il entretint des relations avec des seigneurs pour sauver ce qui était possible; ces faits lui attirèrent l'opposition de certains moines et il dut démissionner en 1696. Prieur de Bornem, malgré lui de 1712 à 1714, puis revenu à Affligem, il y donna les meilleurs exemples et mourut le 14 février 1718 (84).

Plusieurs moines portent le même patronyme et sont probablement parents s'ils ont même lieu de naissance. Deux van Langenhove, de la famille déjà rencontrée, sont originaires de Moorsel, village proche de l'abbaye, Marianus (1605-1658) et Sylvestre, profès en 1633, décédé en 1665. Deux Egide de Leeuw, de Malines, morts tous deux jeunes; l'un profès en 1608, curé de Bornem en 1630, prieur en 1637 jusqu'à sa mort, le 30 novembre de l'année suivante, à 40 ans, regretté de ses confrères et de beaucoup d'autres (85). L'autre Egide, profès également en 1608 et décédé en 1612. Deux Placide Limmander, d'Alost, furent moines à un siècle de distance, l'un né en 1594 et l'autre en 1689, profès respectivement en 1613 et 1712, et décédés en 1642 et 1743. La famille avait été anoblée par lettres patentes du 12 février 1683 (86). La famille t'Kint, dont un membre est cité à Bruxelles dès 1308, fut très prolifique en Flandre, dans le Brabant flamand et à Anvers. Elle donna trois chanoines norbertins à l'abbaye de Jette-Dillgem, et un moine à Affligem, Norbert, né à Anvers en 1617, profès à 20 ans et décédé curé de Wavre en 1666. André Le Roy, baptisé à Bruxelles le 28 avril 1642, profès en 1663, était le fils de Philippe, seigneur de Broecham et d'Oelegem (prov. d'Anvers), et le frère de Jacques, l'historien connu du «Notitia Marchionatus S.R.I.». Le religieux fut professeur au collège Saint-Andrien à Grammont, économiste à l'abbaye et prieur à Wavre, où pour assurer le culte, il resta seul en 1694, pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg; il y érigea la confrérie de N.D., confirmée par Innocent XII en 1695. Il mourut à Affligem en 1699 (87).

Parmi les lieux d'origine des moines, Bruxelles est le plus souvent cité, puis Malines où ils séjournèrent pendant une dizaine d'années. Anvers, Gand et Alost, quelques autres villes ou villages de Flandre et du Brabant wallon, plusieurs des Pays-Bas du Nord, enfin un Espagnol, Edmond (Sébastien) Ortiz de Ybarra, né à San-Venancio en Amérique latine en 1654⁽⁸⁸⁾. Après avoir été administrateur du prieuré de Bornem en l'absence du responsable, Fulgence van Wassenhoven, en 1686; il mourut à l'abbaye en 1713.

En général, l'abbaye ne demandait rien aux familles pour l'entretien des novices, mais à cause de son endettement, elle fut obligée de requérir une dot suivant les possibilités. Cependant des cadeaux étaient habituels lors de la profession et de l'ordination sacerdotale. Ainsi Norbert Ghijsbrechts, né en 1650, fils du pharmacien de l'abbaye Saint-Michel à Anvers, donna, en 1675, un porte-missel en argent. Curé et prieur à Wavre, il mit en sécurité à Louvain la châsse mariale au début de la guerre de la Succession d'Espagne et reçut Marlborough au prieuré du 19 au 25 août 1705. Il mourut en 1707⁽⁸⁹⁾.

La Congrégation de la « Présentation N.D. » avait revivifié l'institution des frères convers, mais il n'y en eut que six au XVII^e siècle, le dernier décédé en 1674. Ce n'était pas mieux dans les autres abbayes où au XVIII^e siècle, il n'y en eut plus du tout, sauf quatre à celle de Gembloux⁽⁹⁰⁾.

c) XVIII^e siècle, pacifique et bâtisseur jusqu'à la tourmente révolutionnaire

Partout, au XVIII^e siècle, abbayes et monastères des Pays-Bas, à la faveur d'une paix toujours relative, relevèrent leurs ruines ou reconstruisirent les anciens bâtiments en style Baroque ou Classique. Vers 1710, deux bénédictins de Saint-Maur donnèrent d'Affligem le témoignage suivant: « Cette maison, première abbaye du Brabant, n'a rien de splendide, elle est néanmoins fort jolle et tout à fait monastique. Le cloître est tout vitré comme le sont presque tous ceux des Pays-Bas. Les vitres, peintes, représentent la vie de la Vierge d'un côté, et celle de saint Benoît de l'autre. On y a joint des vers composés par van Haefden. Dans l'église, se trouve une statue de N.D. qui parla à saint Bernard, en mémoire de ce fait, on garde un silence perpétuel dans le cloître. Le tableau du grand autel, le Sauveur succombant sous la Croix, est estimé à 10.000 florins. C'est le premier ouvrage de Rubens et le meilleur dit-on⁽⁹¹⁾.

Celui du réfectoire par un de ses élèves n'est guère moins estimé (de Crayer). Je ne parle point de la bibliothèque qui est remplie d'un grand nombre de livres, mais il n'y a point de manuscrit, même de l'illustre Sanderus qui mourut à Affligem où il fut enterré avec cette épitaphe:

D.O.M.

S.

« Antonius Sanderus, presbyter hic positus, plis fidelium precibus me commendo, et a misericordia Domini donec venias immutatio mea... »⁽⁹²⁾.

A l'abbaye, quatre prévôts se succédèrent dans une atmosphère rendue paisible par moins de difficultés avec les archevêques-abbés et de ce fait, moins de tensions internes.

Sous Odon de Craecker, né à Alost en 1659, prévôt de 1696 à 1743, la situation s'améliora sensiblement après les guerres de Louis XIV. Casimir David, également d'Alost, fut professeur de théologie, maître des novices, infirmier à l'abbaye; prieur à Bornem de 1702 à 1704, puis à Basse-Wavre où le retour de la châsse se déroula solennellement; économe à l'abbaye, de nouveau prieur à Bornem, en 1716, pendant quelques mois. Toujours laborieux et joyeux, il se prépara à la mort, disant qu'il ne fallait pas chercher un autre lieu de repos qu'au ciel vers lequel il partit le 8 septembre de cette année⁽⁹³⁾. Willbrood Risquens (1649-1724), anversois, remplit presque toutes les charges tant matérielles que spirituelles à l'abbaye, puis fut prieur de Bornem de 1717 à 1724. Bada Geldans (1654-1733), bruxellois, fils de Jean et de Marie van Bouchout, poète à ses heures et professeur au collège Saint-Adrien à Grammont, devint prieur à Basse-Wavre en 1724. Charles de Ruder, né à Bruges en 1666, prieur à Bornem de 1725 à 1741, au milieu de difficultés suscitées par le vicaire de la paroisse, prêtre diocésain, et des autorités villageoises, revint à Affligem, atteint par l'âge; il y vécut quelques mois à l'infirmerie dans la prière et l'attente de la fin bienheureuse qui advint le 16 février 1741⁽⁹⁴⁾.

En 1732, la confraternité avec l'abbaye de Ninove fut déjà renouvelée par les 43 chanoines norbertins et les 35 moines bénédictins, y compris 5 à Basse-Wavre et 2 à Bornem. Le prieuré de Frasnes avait définitivement disparu depuis sa ruine en 1578. Ces chiffres attestent le point record du nombre des religieux dans les deux monastères au XVIII^e siècle. Ils restèrent constants jusqu'à la suppression de 1796, et furent plus élevés que dans d'autres



Affligem : maison abbatiale

abbayes bénédictines. A Saint-Trond, les moines étaient 22 en 1789; à Gembloux, 19; à Stavelot, 21 et Malmédy 13; Saint-Hubert 22; Lobbes 43; Saint-Denis-en-Broqueroie, 21; Ename, 9; Saint-Pierre à Gand, 32; Saint-André à Bruges, 15⁽⁸⁵⁾. Population encore nombreuse par rapport à celle des abbayes françaises qui n'étaient plus que « l'ombre d'elles-mêmes » comme l'écrivait Dom Pierre Mulet, prieur de l'abbaye Saint-Pierre à Chartres⁽⁸⁶⁾. La congrégation de Cluny était réduite à la moitié de ses membres; au Mont-Saint-Michel, 6 moines erraient dans les vastes bâtiments; la moyenne des cisterciens était de 7 à 8 par monastère⁽⁸⁷⁾. Mais « Le

Siècle des Lumières », rationaliste et voltairien, bafouait la vie religieuse en France, tandis que les Pays-Bas restaient profondément croyants.

D'autre part, la longévité avait notablement augmenté. Parmi les 118 moines d'Affligem décédés au XVIII^e siècle ou au début du XIX^e, 2 ont atteint 90 ans, 12 80 ans et plus; 30 70 ans et plus; 22 60 et plus; 20 50 et plus; 9 la quarantaine; 11 la trentaine; 6 seulement la vingtaine⁽⁸⁸⁾. L'origine urbaine de la plupart témoigne de la vitalité chrétienne dans les villes, tandis qu'au XIX^e siècle, ce sera le contraire, les vocations viendront surtout des campagnes, non encore touchées par l'industrialisation déchristianisante et le libéralisme d'une certaine bourgeoisie. Ainsi Benoit de Zuttere, né à Gand en 1685, fils d'un médecin, mourut jeune à 44 ans. Bernard Verspecht (1694-1760), de Asse, eut comme parrain le baron Fernand de Vigneacourt, et ses deux frères furent de brillants étudiants à Louvain. Dans les actes de baptême, on note souvent les qualifications nobiliaires de « Dominus » et « Domicelia »⁽⁸⁹⁾.

Sous Raoul Crucken, de Termonde, curé d'Opdorp, prévôt de 1743 à 1758, le cardinal-archevêque, Thomas-Philippe d'Asace (1716-1759), exigea l'abstinence perpétuelle ce qui provoqua de grandes difficultés; on aboutit à un compromis, le pape Benoît XIV ayant permis l'usage de la viande à certains jours. A Bornem, l'ancien sous-prieur d'Affligem, Grégoire Baston (1676-1752), d'Alost, devenu prieur en 1741, animé de zèle pour le service divin et de patience dans de multiples souffrances physiques, célébra son jubilé de profession en 1747 et mourut pieusement à Bornem, d'où son corps fut transféré à Affligem⁽⁹⁰⁾. Rupert Fariseau (1679-1766), de Bruxelles, était probablement le parent de Nicolas Fariseau, chanoine de Grimbergen; il construisit une nouvelle cure à Wavre et célébra le 7^e centenaire du culte marial⁽⁹¹⁾.

A l'abbaye, l'avant-dernier prévôt (1758-1763), Fulgence Biebuyck, de Courtrai, fit transformer l'intérieur de l'église en style néoclassique par Laurent-Benoît Dewez (1731-1812), le spécialiste de cette architecture et le rénovateur de plusieurs abbayes, et orner le sanctuaire de plusieurs statues, entre autres par Laurent Delvaux († 1778). L'église était ainsi un véritable musée. Les travaux en furent déjà terminés en 1767 sous le dernier et le plus célèbre prévôt, Beda Regaus.

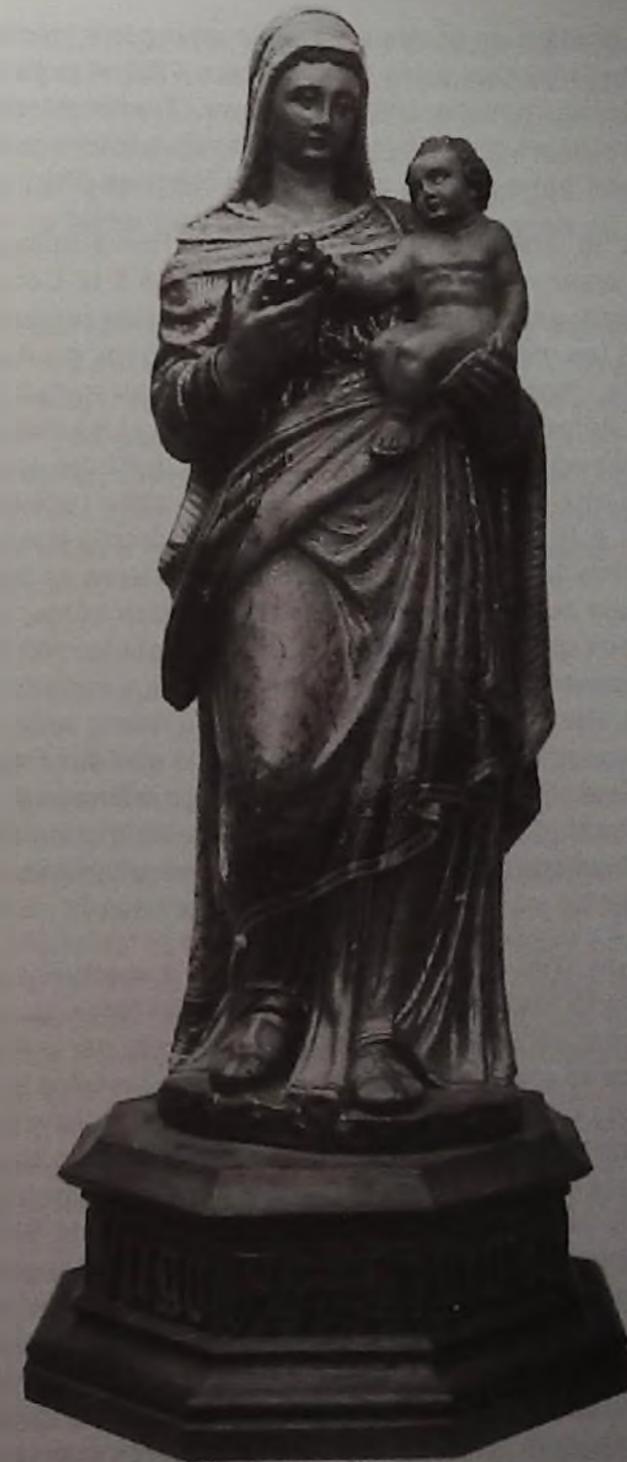
Beda Regaus, baptisé à Bruxelles, le 27 novembre 1718, fils de Jacques et Anna Margé, eut un oncle, Jean-Baptiste Regaus qui fut anobli en 1740. Lui-même fit ses humanités au collège des August-

tins à Bruxelles et sa philosophie à Louvain. Entré à Affligem en 1739, il y remplit diverses charges et fut nommé prévôt en 1763 par le cardinal-archevêque de Franckenberg (1759-1804). Il demanda à Dewez de reconstruire entièrement l'abbaye, dont il posa la première pierre à l'église, le 7 mai 1770, mais les travaux demeurèrent inachevés; la première porte d'entrée orne actuellement l'église de Merchtem. D'une activité considérable, Regaus est surtout connu comme historien de l'abbaye aux travaux duquel on recourt sans cesse. Sa méthode est déjà critique, mais reste encore analytique sans synthèse, comme celle des Mauristes (102). L'abbaye reçut alors la visite de plusieurs savants pour consulter ses archives. En 1774, ce furent le réformateur des études, Jean Desroches et dom Anselme Berthold, O.S.B. de la congrégation de Saint-Vanne, classer des archives de Granvelle, celui-ci fit l'éloge de la vie régulière des moines et des travaux de Regaus (103).

L'abbaye vivait sa dernière période d'efflorescence de l'Ancien Régime. Pourtant, comme tous les autres monastères, elle fut en butte aux vexations de Joseph II qui imposa aux plus riches



Abbaye d'Affligem : vue générale



Abbaye d'Affligem : Notre-Dame de la Paix.

abbayes du Brabant un commissaire laïc pour gérer leur temporel (104). Cette ordonnance, prise le 13 octobre 1789 et publiée le 16, était inspirée au ministre plénipotentiaire, Trauttmansdorf pour « larlr les ressources d'où viennent les secours pécuniers reçus par les révoltés », c'est-à-dire les patriotes brabançons (105).

En 1791, le chanoine norbertin français, Hervé-Julien Lesage (1757-1832), ayant refusé le serment de fidélité à la Constitution civile du clergé, émigra en Belgique où il séjourna jusqu'en 1794, surtout dans les maisons de son ordre. D'Affligem, où il passa, il admira le site, l'hospitalité et l'esprit d'égalité qui traitait tous les hôtes sur le même pied. Voici son témoignage: « La situation d'Affligem est très agréable à cause des eaux et des bois qui en font l'ornement. Cette maison était très opulente, sans cela comment eut-elle suffi à la dépense d'une hospitalité prodigieuse qui s'y exerçait comme dans beaucoup d'autres monastères de Belgique? Je m'y trouvais au moins trentième à la table des hôtes, présidée par un religieux qui me dit que c'était chaque jour la même chose. J'y vis des personnes de tout rang et de tout étage indistinctement accueillies. L'abbesse d'un couvent noble du même ordre et trois de ses religieuses mangèrent à la même table que des lingères de Gand ou de Bruxelles. Tout le monde y est reçu même pour loger et y est proprement, décentement traité » (106). La Révolution française n'avait pas besoin de passer par Affligem, hélas, elle y passa en torrent dévastateur.

A partir de 1794, réquisitions et pillages s'abattirent sur l'abbaye. La loi du 15 fructidor an IV (1^{er} septembre 1796) supprima toutes les maisons religieuses des Pays-Bas annexés par la France; le 17 octobre, les 28 moines présents à Affligem refusèrent les « bons de subsistance » offerts par le Directoire et, le 11 novembre, ils furent expulsés « manu militari ». Réfugiés avec Regaus au château d'Overham près d'Alost, ils y menèrent la vie en commun pendant deux ans (107). Mais n'ayant pu acquitter une taxe de 600 lv., ils durent se disperser. Beda Regaus trouva un abri chez le greffier de l'abbaye, à Hekelgem. Paul de Coninck, né à Courtrai en 1717, prieur de Bornem depuis 1784, s'enfuit devant les Français qui l'arrêtèrent en route, le dépouillèrent de sa montre, de sa pixyde et de son argent. Il parvint à se réfugier chez sa sœur Marthe à Termonde, où il mourut le 9 juin 1799, des suites des mauvais traitements encourus; il fut inhumé à Opdorp à 2h. du matin (108). A

Basse-Wavre, Fulgence Disclyn, né à Bruxelles en 1744, après avoir exercé des charges à l'abbaye, n'était prieur que depuis 1796, lorsque le 23 octobre, les moines refusèrent de signer l'inventaire fait par les commissaires de la République; ils furent expulsés de force, le 7 janvier 1797, malgré leurs protestations. Disclyn se réfugia dans la ferme de « Grand' Champ » à Frasnes où il décéda en 1804 (109).

Pourtant une fois de plus Affligem revécut. Parmi les neuf derniers moines qui avaient fait profession entre 1790 et 1796, Vérémond (Ignace) D'Haens, baptisé à Termonde le 31 août 1771, profès le 23 juin 1793, parvint, avec quelques autres, à restaurer l'abbaye dans un ancien couvent de sa ville natale, en 1838. Décédé en 1846, des confrères purent, en 1869, racheter les ruines d'Affligem où deux des leurs s'établirent en 1870. Ainsi la chaîne séculaire fut-elle renouée in « Félix Concordia ».

CONCLUSION

Expression de la réforme du XI^e siècle, l'abbaye d'Affligem groupe des « convertis » qui ont quitté le monde pour plaire à Dieu seul selon la règle de saint Benoît. Au cours des siècles, elle connut des alternatives de ferveur et de fléchissement. A la fin du XVI^e siècle, plusieurs moines donneront leur vie en témoignage de fidélité à leur état et à l'Eglise. Quelques survivants ressusciteront l'abbaye avec opiniâtreté et persévérance à travers les difficultés de l'incorporation à l'archevêché. Le XVIII^e siècle fut en général une période heureuse avant la tempête; les vocations se maintinrent sans être atteintes, semble-t-il, par le climat rationaliste de l'époque. L'attitude courageuse des 33 moines en face des mesures persécutrices des révolutionnaires français est un témoignage probant de leur fidélité à leur vocation monastique et à leur abbaye.

Au cours des siècles, si nous connaissons un peu la condition sociale des moines et leurs activités, leur vie spirituelle reste davantage le secret de Dieu qui « seul sonde les reins et les cœurs ». De 1083 à 1796, des centaines d'entre eux ont tout quitté pour suivre le Christ; à travers leurs efforts et même leurs imperfections, l'œuvre de Dieu s'est maintenue et l'abbaye continue à rayonner, du haut de la colline, sur le pays flamand et bien au-delà.

La Pierre de Gobertange

Légendes et réalités

par A. LEFEVRE

L'année 1980, qui fut celle de la célébration du bicentenaire de notre église paroissiale, fut, dans un cadre plus général, l'occasion d'un retour au passé, non seulement dans le domaine religieux, mais dans les multiples aspects de la vie à Mélin.

Plusieurs manifestations folkloriques, des expositions artisanales et des conférences auxquelles j'ai eu le plaisir de collaborer, furent organisées, sur le thème général d'une évocation de ce passé, si riche, si bouleversé, de notre village.

Parmi les traditions évoquées, lors de ces festivités, celles léguées par nos hommes de la pierre de Gobertange ont brillé d'un intérêt tout particulier.

Les voûtes austères de ce temple lumineux abritent toujours le culte fervent de la Vierge Marie. Elles restent, aussi, le foyer mémorable de nos joies, de nos peines et de toutes les images qui reflètent les instants les plus marquants de notre vie. C'est à l'ombre de ce temple, si évocateur des siècles révolus, qu'il me fut donné, un jour de juillet, de cette même année, l'occasion de faire revivre, devant nos paroissiens, bien des souvenirs qui faisaient, autrefois, la renommée et la prospérité de notre beau village. Toutes ces choses font partie d'un passé qu'on ne pouvait pas oublier.



La Grand'Place de Bruxelles, un des hauts-lieux de la pierre de Gobertange: la Maison du Sac (n° 4) de 1644 à gauche. Le n° 5 est en pierres calcaires de Lede.

L'auditoire fut surtout sensible aux légendes, toutes éteintes, de nos tailleurs de pierres qui, eux-aussi, étaient restés intimement liés à ce culte et au beau monument auquel ils avaient apporté leurs bras et leurs peines. Toutes ces légendes suaves sont disparues avec le tailleur de pierre lui-même. Les ressusciter, c'était faire revivre, à la fois, les unes et les autres. C'était donc l'occasion unique, l'ultime peut-être, d'évoquer ce passé, si riche, si passionnant, du tailleur de pierres de chez nous, de recréer, un instant, une image de ce que fut sa vie, son labeur, sa foi.

Il fallait encore, avant que l'oubli ne vienne étendre son voile opaque, sur toutes ces choses bannies, forcer l'imagination, pour le suivre, en esprit, dans tout ce que sa vie symbolisait de tradition, de mystère même car, c'est lui qui, pour une bonne part, a « fait » l'histoire de Mélin. C'est, en effet, dans la dénudation du Champ des fosses, au sein des bues mystérieux, dans leur atelier branlant, que nos hommes de la pierre, avalent, de leur mallet, de leur pince, de leurs chants, de leurs prières, illustré les plus beaux chapitres de cette histoire: les plus exaltants, parfois les plus tragiques.



Hôtel de ville de Louvain, sommet de l'art gothique flamboyant, en Belgique et dont le sous-œuvre et divers encadrements sont en pierres de Gobertange.

Dans le domaine spirituel, qui animait si intensément l'esprit des hommes de ces temps-là, il faut les rejoindre, un instant, dans cette église où ils avaient leur chapelle qu'ils s'étaient complus d'enrichir. Ils avaient voulu l'orner des plus beaux morceaux de leur pierre qui s'enrichissaient, là, d'une notion de sacré. C'est, au pied du petit autel qu'ils venaient exposer leurs chefs-d'œuvre dont ils sollicitaient la bénédiction, en même temps que la leur. En dehors des fêtes qui se déroulaient, là, à la veille de la Ste-Barbe, leur patronne, la confrérie des tailleurs de pierres, toute entière, venait régulièrement s'y recueillir ou se réunir, pour prier. C'était la voix du prêtre qui les accoutumait, ainsi, dès l'adolescence, à ce nom de «frère», qui était, pour eux, à la fois, si simple et si grand. Ce nom de frère, d'usage, entre eux, il en faut pas croire que nos tailleurs de pierres et nos carriers le répétaient, sans le comprendre. Le langage même de leurs règlements est comme l'expression d'une conviction religieuse, quelque fois naïve, mais toujours profonde, qui se terminait invariablement par la formule consacrée telle: «Et dans l'espérance de la vie éternelle, etc...» Même, dans leurs chartes, il ne s'agissait pas seulement d'accords professionnels, solennellement conclus, comme aujourd'hui, mais du salut des âmes, et, c'est au pied de l'autel, que se déroulait la cérémonie des signatures. C'est là, aussi, qu'ils juraient, par serment, les deux mains posées sur une pierre, de bannir de leur vie, les habitudes dangereuses, les blasphèmes, l'indiscipline, sur le chantier. Ces fautes étaient sévèrement punis, paraît-il, et, en cas de parjure, c'est encore à une pierre qu'ils seraient liés, sans boire ni manger, pendant plusieurs jours. C'était là un terrible sujet d'appréhension qui devait, dès le jeune âge, les contraindre à la résignation la plus rigide. C'est donc, dans la crainte et dans le respect de la parole donnée qu'ils s'engageaient sur le long chemin tortueux de leur carrière et parmi les méandres, combien redoutables, de la vie mouvementée de ces temps-là.

Il y eut donc, là, comme les prémices d'une union professionnelle et un début d'émancipation, pour nos tailleurs de pierres, soutenus, autant par les bienfaits de la foi que par les soucis matériels de leur métier. Le Moyen-Age ne nous offre rien de plus digne d'intérêt que l'origine et le fonctionnement de ces premières institutions professionnelles qu'on appelait «confréries» et qu'on appelle, aujourd'hui syndicats. Elles recevaient, là, leur consécration. Elles unissaient, dans le même destin et dans la foi, tous nos hommes de métier de la pierre.

L'apprenti, adolescent, qui se vouait à ce métier, c'est donc, comme nous venons de le voir, à l'église qu'il était reçu. Là, devant l'autel où il était agenouillé, on lui donnait lecture, non seulement de la charte de sa profession, mais encore celle des lois générales auxquelles l'honneur de chrétien devait obéissance. Ce mélange de grandes pensées et d'humbles travaux, qui anoblissait l'ouvrier, à ses propres yeux, présentait un caractère aussi sublime qu'étrange. Le jeune compagnon écoutait, là, dans un respect religieux, la consécration de son serment: «Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, trois personnes, un seul Dieu tout-puissant; l'ordonnance que tu viens d'entendre et d'admettre, c'est celle de ton métier attaché à la pierre, établie pour s'entretenir et se gouverner, avec la grâce de Dieu et, aussi, pour servir le seigneur de ton village, avec tout ton cœur, ta vie et ton bien, pour conserver en estime et en honneur, ton noble métier de tailleur de pierres».

Quand les 5 ou 6 années d'apprentissage se seraient écoulées, le compagnon était mené, par le maître, devant le «garde du métier» nous dirons le responsable de la Corporation, qui lui fera jurer de garder les us et coutumes, selon les mêmes termes que nous venons de rappeler. Ces paroles solennelles et sublimes soulignent les liens d'interdépendance qui unissaient, à la fois, les règles des Corporations et les principes de la foi. Elles traduisaient aussi les sentiments d'enthousiasme, l'expression du respect de son métier et la sublime conception de l'honneur du tailleur de pierres de Mélin d'autrefois, exprimés sous les voûtes mémorables de notre église qui recèlent les échos les plus purs de notre histoire.

Si nous voulons entrouvrir plus largement le rideau de cette histoire et faire revivre une de ces associations de chez nous ensevelies, à présent, dans l'oubli, de même que retracer la vie entière du tailleur de pierres de Gobertange, je renvoie humblement le lecteur au second tome de mon travail: «Mélin, son histoire, ses légendes, ses vieilles pierres». Il nous met dans la foulée du tailleur de pierres, depuis son admission comme «jeune homme» portant foulard multicolore, jusqu'à cette créature déchuë, voûtée par la manipulation incessante du maillet, de la pince, courbé inexorablement vers cette terre d'où il tira tout son bien et destinée à l'accueillir, à l'ultime instant de son destin.



Abside de l'église romane de St-Médard du XII^e siècle à Judoigne, en pierre de Gobertange.

Ce même livre, recel de toutes nos légendes, consacre de nombreuses pages au martyr des Quatre-Saints-Couronnés, patrons des tailleurs de pierres et à Ste-Barbe, patronne des carriers et dont les traditions nous ont été transmises. J'ai tenté d'y consacrer, de leur souvenir, une relation sans équivoque; une idée objective de la place que ces légendes ont tenue, dans l'histoire de notre village; une allusion édifiante au culte de ces saints dont ils furent l'objet, pendant 17 siècles, chez nous. Ce culte représentait, pour le tailleur de pierres, un principe, à la fois, moral et social qui l'a maintenu constamment au dessus des préoccupations humaines courantes, jusqu'au siècle où on renia les légendes et où on ne fait plus de héros ni de martyrs...

Nous allons rejoindre la réalité, après avoir enfermé définitivement le volet spirituel de la vie du tailleur de pierre, au sein de notre église N.-D. de la Visitation, grande et belle, comme un temple de l'Attique du temps de Praxitèle, cet autre héros de la pierre.

Une des grandes réalités légendaires de ce monde hermétique des hommes de métier de Gobertange, il faut la transposer au sein du cadre plus modeste du « chantier ». Elle réside dans la Corporation, d'origine très ancienne, et, à laquelle fut associée toute la clairvoyance, toute la science du maître-tailleur de pierres.

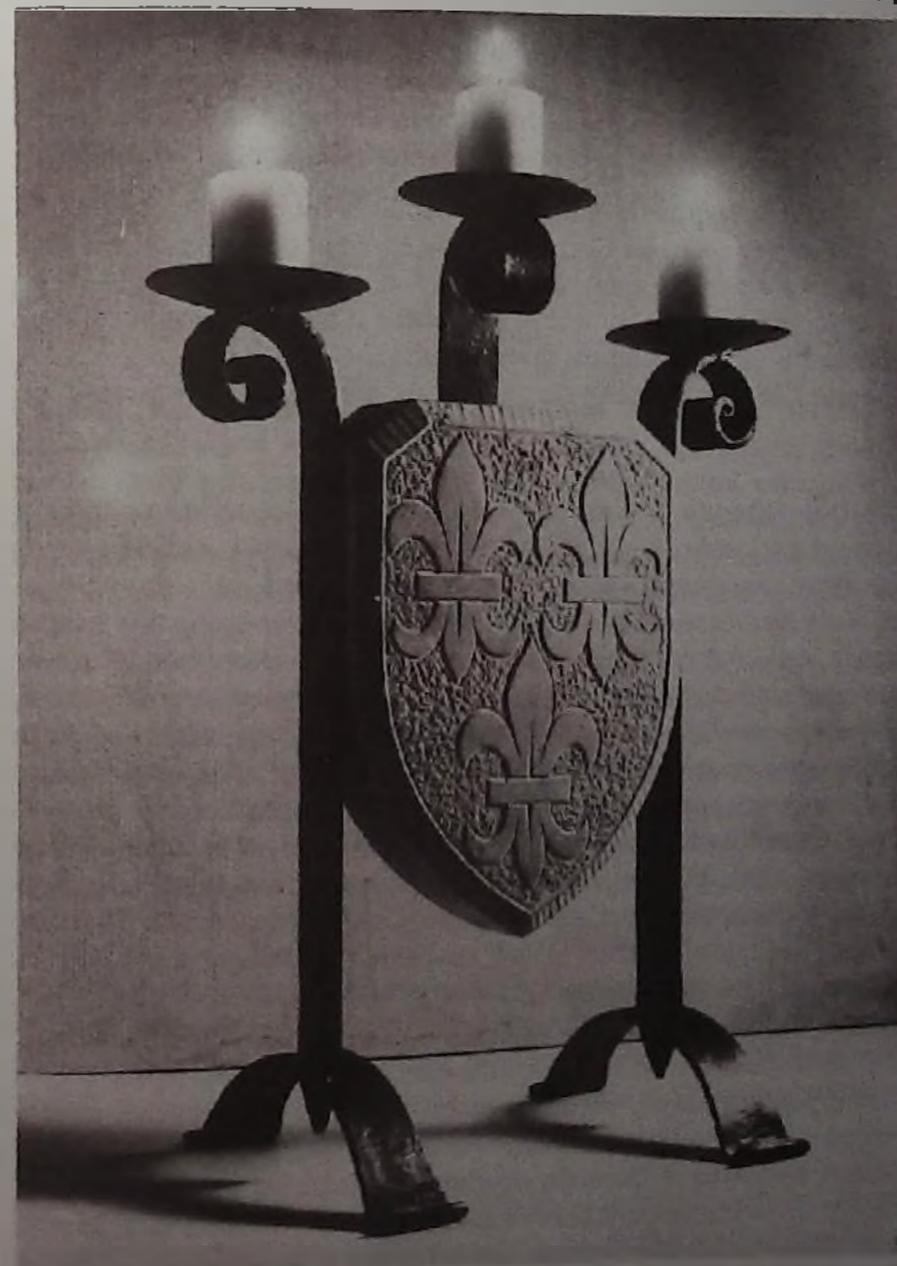
Contrairement aux syndicats contemporains, exclusivement aux mains d'un comité d'ouvriers, la direction était confiée à un « architecte » compétent? Ce dernier n'était autre, alors, qu'un technicien qui n'avait pas forcément été formé dans une académie, loin de là, et, tant mieux, semble-t-il. C'était un praticien qui, comme subordonné, comme les autres, mais plus doué que les autres, avait subi l'apprentissage puis, pendant de nombreuses années, avait travaillé la pierre, sous tous ses aspects, toutes ses formes et toutes ses adaptations les plus diverses. S'il était parvenu au rang suprême et exclusif de « conducteur de travaux » c'était grâce à un talent exceptionnel, à son expérience et à la qualité exceptionnelle de son travail. Ses plans étaient soigneusement gardés sous clés, afin qu'aucun intrus ne puisse s'en emparer ou s'en inspirer. Le conservatisme hermétique de nos derniers tailleurs de pierres avait donc des antécédents...

On a d'ailleurs beaucoup discuté, et on en discutera sans doute encore longtemps, sur l'exacte signification de ce terme de maître-tailleur de pierres par quoi on a eu coutume de désigner ce personnage.

Dans les longs siècles du Moyen-Age, il semble s'appliquer parfois au « conducteur » dans le sens de maître d'œuvre, mais, parfois, dans le sens du maître chargé de répartir les deniers et de surveiller leur emploi. Le maître-tailleur de pierres de Gobertange fut, de toute vraisemblance, l'un et l'autre. Un beau vitrail du XIII^e siècle que j'ai admiré à la vieille église abbatiale de St-Germer (Oise) représente mieux encore ce personnage qui a présidé, pour une bonne part, aux destinées de Gobertange et de sa pierre. Ce vitrail montre l'abbé, l'inspirateur des plans, et le constructeur, en face l'un de l'autre, tandis que des personnages plus petits représentent le « trésorier », la bourse à la main, et un tailleur de pierres manipulant la boucharde. Notre maître-tailleur de pierres de Gobertange synthétise un peu tout cela, à la fois, dans une modestie qu'il s'est complu à transposer d'un siècle à l'autre.

Il faut bien convenir, encore une fois, que cette conception de maître-tailleur de pierres ou de maître d'œuvre, nous ne voulons l'appliquer que sur le plan purement spécifique, à Gobertange. Il serait difficile, en effet, de concevoir, dans le domaine infiniment plus vaste et plus grandiose des grands constructeurs de cathédrales, un architecte aussi modeste, nanti d'expériences et d'aptitudes aussi limitées. L'architecte de Chartres, d'Amiens, de Reims, n'a pas prospecté lui-même les carrières, pour le choix des pierres, ni guidé directement la coupe et l'appareillage, ni recruté, ni rétribué les ouvriers, ni collecté les fonds. Ce n'est que dans un domaine « fermé » comme celui de Gobertange, qu'il fut possible d'assimiler, à la fois, tous ces multiples aspects et les différentes techniques de la taille de sa pierre particulière. Là réside, sans doute, le grand mérite de nos gens de métier de Gobertange. Notre maître de chantier devait tracer les plans, en s'inspirant des exemples et de sa propre expérience. Il collectait lui-même les fonds qui se limitaient, le plus souvent, aux fruits de ses économies personnelles, patiemment constituées. Il avait, en outre, et il n'est pas exagéré de le signaler, ici, une capacité que nul ne pouvait lui disputer : c'est la connaissance parfaite de « sa pierre ». Il connaît son gisement à fond et peut désigner chaque banc par son nom et lui

reconnaître, sans hésitation, ses qualités et ses défauts. Il était parfaitement à même d'identifier un morceau, d'un seul coup d'œil. Pour lui, il était capital qu'il puisse concentrer son attention sur le premier morceau venu, lui permettant d'établir, par exemple, son origine. du dernier banc (on en a compté jusque 24, au vieux champ



Chandelier armorié en pierres de Gobertange

des fosses): c'était le « banc noir », noduleux, trempé d'eau, encombré d'algues; espèce de « pierre pourrie ». Le suivant, en remontant, était la « patte de poule », moins répulsif; puis, la « poire jaune » (le plus épais); le « beau blanc », le « gros lit »; le « grand lit », etc... Quelle expérience ne faut-il pas pour parvenir à identifier, de la sorte, sans hésiter, n'importe quel morceau lui passant par les mains et provenant d'un tel échantillonnage, créé par la nature pour égarer le profane. Seul le plus lucide de nos maîtres ne s'y trompait pas.

Dans le temps, le maître avait encore, au chantier, sa « loge » ou « chambre de trace », son domaine exclusif où il traçait, en effet, tous les éléments à assembler et leurs dimensions. La « loge » était aussi comme son laboratoire, son étude d'architecte, son officine financière, son bureau de comptabilité... C'était son monde à lui, comme l'atelier fut celui du tailleur de pierres et le bure celui du carrier.

Une légende encore tenace, comme la plupart de celles qui planent sur cette douce vallée de Gobertange, fait état de l'humilité, non seulement « acceptée » mais « voulue » par nos maîtres-tailleurs de pierres et de l'obscurité où les ont ensevelis leur propre temps. Aucun d'entre eux, par exemple, n'a jamais prétendu graver son nom sur quelque pierre que ce soit, destinée à la postérité et, sur leur tombe, la formule: « Ci-git X... maître insigne dans l'art de la pierre » par exemple, n'apparaît nulle part. Cette formule n'aurait pourtant pas, certes, été trop indiscreète. L'anonymat est resté la règle courante et, dans le cimetière de Mélin, je ne suis jamais parvenu, en effet, à découvrir trace de cette vanité ostentatoire dont ont fait preuve tant d'artistes, ailleurs. Les maîtres sont restés confondus avec les artistes et les ouvriers spécialisés auxquels ils sont restés humblement assimilés.

Je crois que ce ne peut être que par cette imprégnation du milieu, les exemples, certes, modestes, et les instructions intelligentes des maîtres; par l'expérience séculaire du chantier, qu'ils étaient parvenus à faire de ce petit coin de terre, le minuscule empire de la pierre de Gobertange dont la renommée dépassa nos frontières: ce fut une des bonnes fortunes, pour l'histoire de notre village.

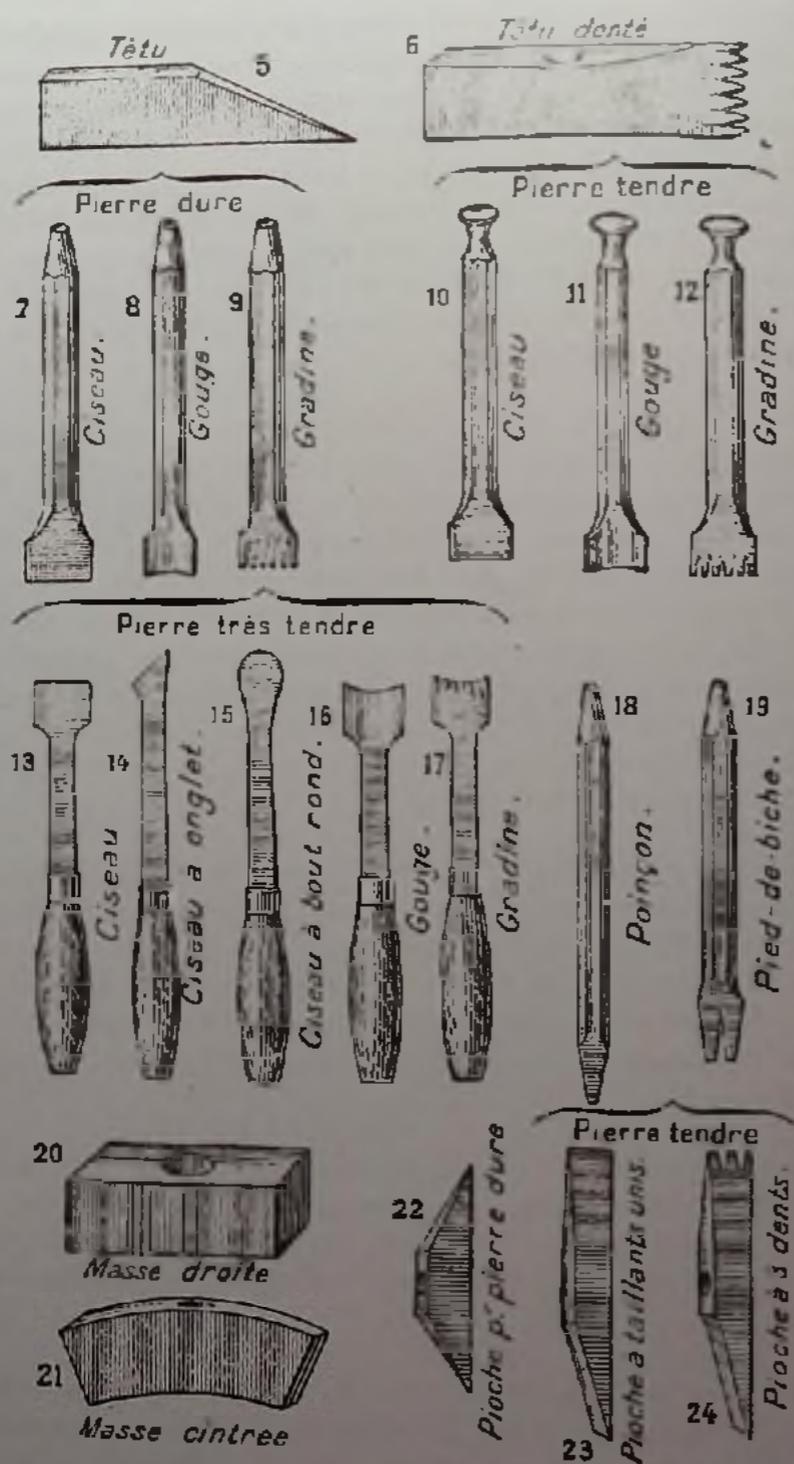
Ce ne fut qu'à l'aube du XX^e siècle que le sort vint s'abattre sur cette vallée pleine de charme et de poésie et sur la pierre qui avait fait sa fortune. Ne croyant plus aux légendes, l'homme de Gobertange ne crût même plus en son destin, qu'il ne devinait sans doute pas. Il y crût si peu qu'il contourna, avec une insouciance suicidaire, les facteurs qui, en s'enchaînant, allaient précipiter sa perte. La déchéance, lente mais inexorable, découle de trois facteurs. On comprend mal, aujourd'hui, comment ils aient pu échapper à un esprit même superficiel. Ces facteurs sont d'ordre matériel, économique et même psychologique.

Au point de vue matériel et technique, il était apparu, sans équivoque, que l'obsession à vouloir maintenir en usage un procédé d'exploitation datant de l'époque néolithique, constituait un anachronisme aberrant. Le procédé archaïque des puits et des galeries souterraines, en tout semblables à ceux de Splennes, vieux de 4.000 ans, aurait dû être, dès la fin du XIX^e siècle, relégué aux vieilleries du passé. Jusqu'à ces derniers temps, ce système rudimentaire était resté en usage, avec une incompréhensible obstination, favorisant, de ce fait, parce que inadapté, l'accumulation de tous les éléments qui sont à la base même de la chute de l'industrie de la pierre, à Gobertange.

C'est ainsi que, dès la fin de la première guerre mondiale, les maîtres de chantier ont méprisé et non ignoré les nouvelles techniques d'extraction inaugurées, dans les autres carrières des environs. Ils ont, en pleine lucidité, contourné les exigences économiques nées du machinisme, de même que les possibilités de financement modernes. En refusant le progrès, ils ont, délibérément, bouché l'avenir.

Confinées, dans cet empire fermé de Gobertange, il était presque Inimaginable que des entreprises qui étaient quand même parvenues à concentrer des entités groupant une centaine d'hommes, soient restées attachées à de telles données techniques, sociales et économiques.

Ces responsables n'avaient-ils donc jamais visité ces belles carrières d'Ile-de-France des environs de Soissons qui puisaient leur matériau, en tout semblable au nôtre, et disposé selon le même ordre, dans le sol? C'eut été, pour eux, des pièces à convic-



Outils des tailleurs de pierre.

tion, en vue de les amener à délaissier résolument les puits, peu commodes, coûteux et toujours susceptibles de déboucher sur un « vide ».

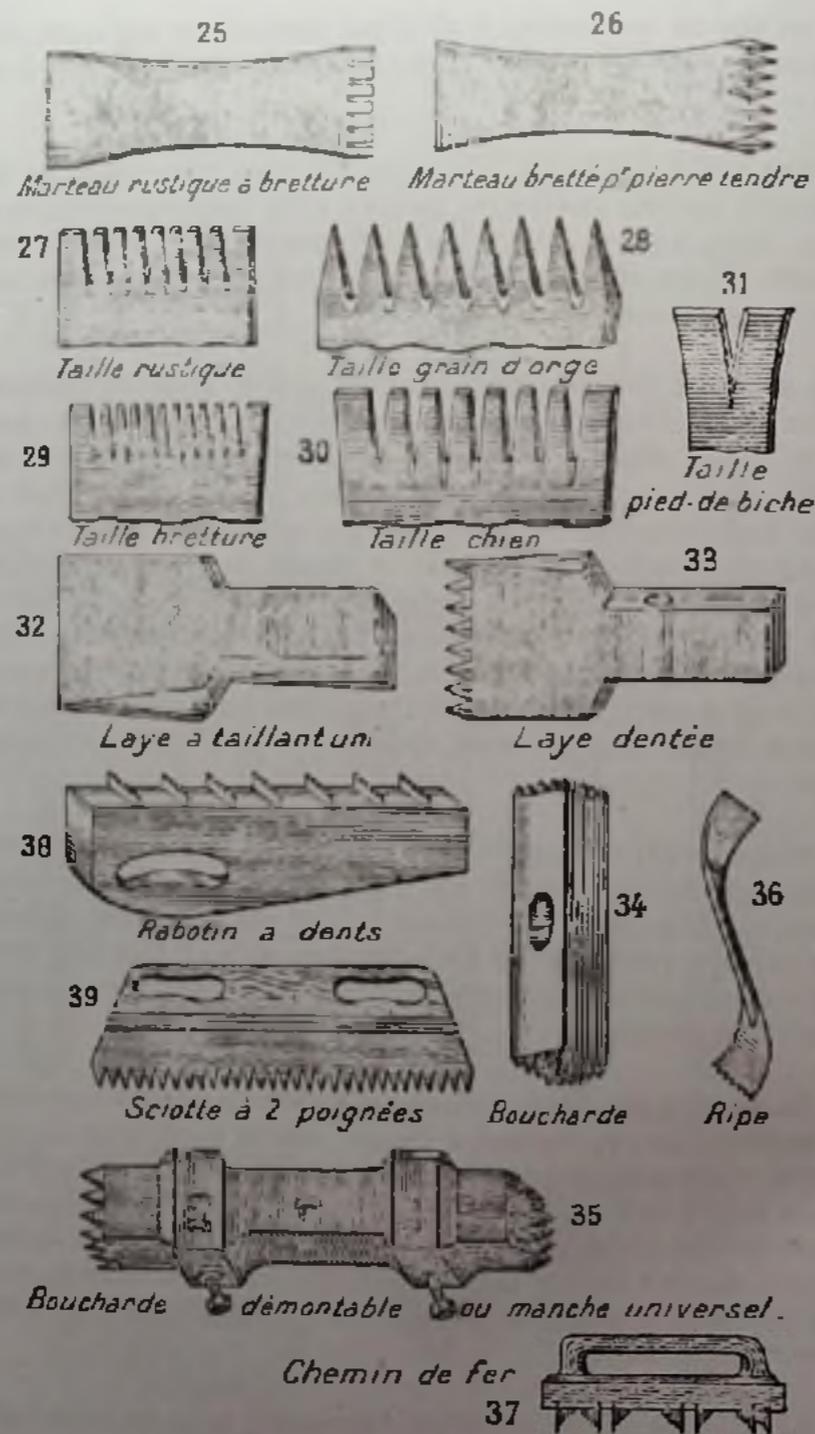
Nos accès aux bures pouvaient fort bien être pratiqués, me semble-t-il, comme à Soissons, de plein pied, de front, et à flanc de coteau, là où la pierre a tendance à affleurer: accès, donc, par l'horizontale, rapide, pratique, au lieu de l'accès vertical par puits, toujours problématique et coûteux.

L'accès horizontal conduisait directement, et après quelques déblais sommaires, au champ d'extraction où un éventail de galeries se serait déployé, dans toutes les directions et sur toute l'épaisseur du système. Cette opération se présentait sous un aspect plus rationnel, d'autant plus que le « plancher de pierres » correspondait sensiblement avec le niveau du fond de la vallée. Economie d'exploitation, en partant de ce procédé; concentration de la main d'œuvre, dans l'unique atelier aménagé, à la sortie même du champ d'exploitation, au centre du village, de niveau avec la route où le petit chemin de fer Decauville, sorti directement des galeries, serait venu déverser, sans cesse, ses précieux chargements.

Telles furent les ultimes possibilités qui échappèrent à nos professionnels, mis devant ce magnifique champ d'expansion apparu, après la guerre 14-18. Il eut assuré une économie considérable de main d'œuvre et de transport; une exploitation plus rentable donc, plus compétitive, une extraction plus rapide, moins périlleuse, mais pénible.

Toutes ces données, concentrées dans une étude sommaire, ne pouvaient pas échapper, à l'esprit même superficiel du plus humble responsable d'entreprise; à des hommes qui, comme eux, avaient bénéficié d'expériences séculaires. Ils auraient dû se sentir concernés par de pareilles perspectives d'avenir. L'esprit humain présente souvent de ces failles mystérieuses, inexplicables; mais, ici, il semble bien qu'il ait dépassé tout entendement, aidé d'un irréalisme coupable.

Au point de vue économique, l'ensemble actif de Gobertange est resté stagner dans une routine facile, léguée par les prédécesseurs.



Outils des tailleurs de pierre

L'exploitation de la pierre de Gobertange n'a, d'autre part, jamais fait partie d'un plan d'ensemble préconçu. Aucune initiative hardie ou collective, aucune concertation, non plus ne s'étaient révélées. En cette fin du XIX^e siècle, il était d'ailleurs trop tard, pour prendre de tels engagements. Comment concevoir un pareil plan d'ensemble puisque, dès les temps immémoriaux, l'exploitation était restée fragmentaire, artisanale, voire familiale; chacun prospectant et exploitant jalousement et librement sa parcelle, dans une anarchie aveugle, sans le moindre souci de l'intérêt général. Cette dispersion désintéressée avait miné, partout, le sous-sol et, partant, la multiplication des «vides» qui, précisément, à l'aube des temps modernes, compromirent définitivement tout plan d'ensemble, en vue d'une exploitation continue, à partir du fond de la vallée.

Toutes ces entreprises, corpuscules sans corps, dispersées, furent, très tôt, absorbées, sans retour, dans cet énorme collimateur, dressé par la redoutable révolution techno-économique du début du XX^e siècle. Le modernisme n'assimile jamais l'archaïsme et il ne faut jamais tenter de transporter, dans le présent, ce qu'on a appris, dans le passé, surtout dans le domaine technologique. Plus aucun procédé opérationnel, plus aucune ouverture commerciale ne pouvaient plus remettre la pierre de Gobertange sur la route du progrès et de la prospérité. Elle était sortie du passé, bouleversée par une exploitation désordonnée. Elle se trouva, désormais, devant un vide immense, impossible à combler. La pierre de Gobertange, victime de l'inattention et de l'insouciance des hommes, était condamnée à languir, comme un être gâlé dont l'enfance fut un rêve radieux, puis abondant, désemparé, une adolescence stérile, une longue vie enkylosée qui, très tôt, sombre, dans la dispersion des idées, le désarroi moral, le mûrissement précoce. Gobertange l'avait gardée, trop longtemps, contre son sein... Au point de vue psychologique, cette carence n'eut d'égal que dans celle du carrier lui-même, resté trop attaché aux traditions, trop lié à l'archaïsme désuet des puits. Il aimait son puits qu'il avait creusé de ses bras; son bourriquet équarri dans le tronc d'un arbre abattu, au fond du jardin. C'était son domaine, à lui, inviolable, jalousement préservé. Il passait la moitié de sa vie, sous terre, en bute au rhumatisme et à la courbature. Qu'importe, cette vie lui suffisait et, il finissait à la préférer à toute autre, se soustrayant volontairement à la société.

La cabane rustique du tailleur de pierre, d'inspiration préhistorique, elle aussi, resta figée dans un confort rudimentaire, hérité des cabanes néolithiques de Hesbaye dont on découvre encore des débris, dans nos campagnes... C'est, dans cet inconfort, qu'il frappait le fer, à longueur de journée, fredonnant ou sifflant une de ces romances, elle aussi, sortie d'un répertoire issu des temps passés. La sentimentalité et le conservatisme servent moins le progrès que l'histoire.

Plus grave de conséquences fut encore, de ces derniers temps, la conviction viscérale de nos derniers tailleurs de pierres que plus jamais, personne ne pourrait plus parvenir à les imiter, encore moins à les surpasser, dans leur métier, allant jusqu'à mépriser, d'avance, les aptitudes, pourtant évidentes, de jeunes gens qui se destinaient à la carrière de la taille, leur refusant même toute initiation. Ce cynisme, ce nihilisme, brisa brutalement la continuité de cette chaîne, interrompue, depuis des siècles, d'hommes de métier, réputés les plus expérimentés du pays: comportement coupable qui anéantissait le passé glorieux de leurs prédécesseurs. En refusant de le transmettre à ceux qui veulent prendre la relève, c'est une façon peu édifiante de servir, à la fois, l'histoire



Exemple typique du réemploi des moellons à la Basse-Hollande (Saint-Remy-Geest)

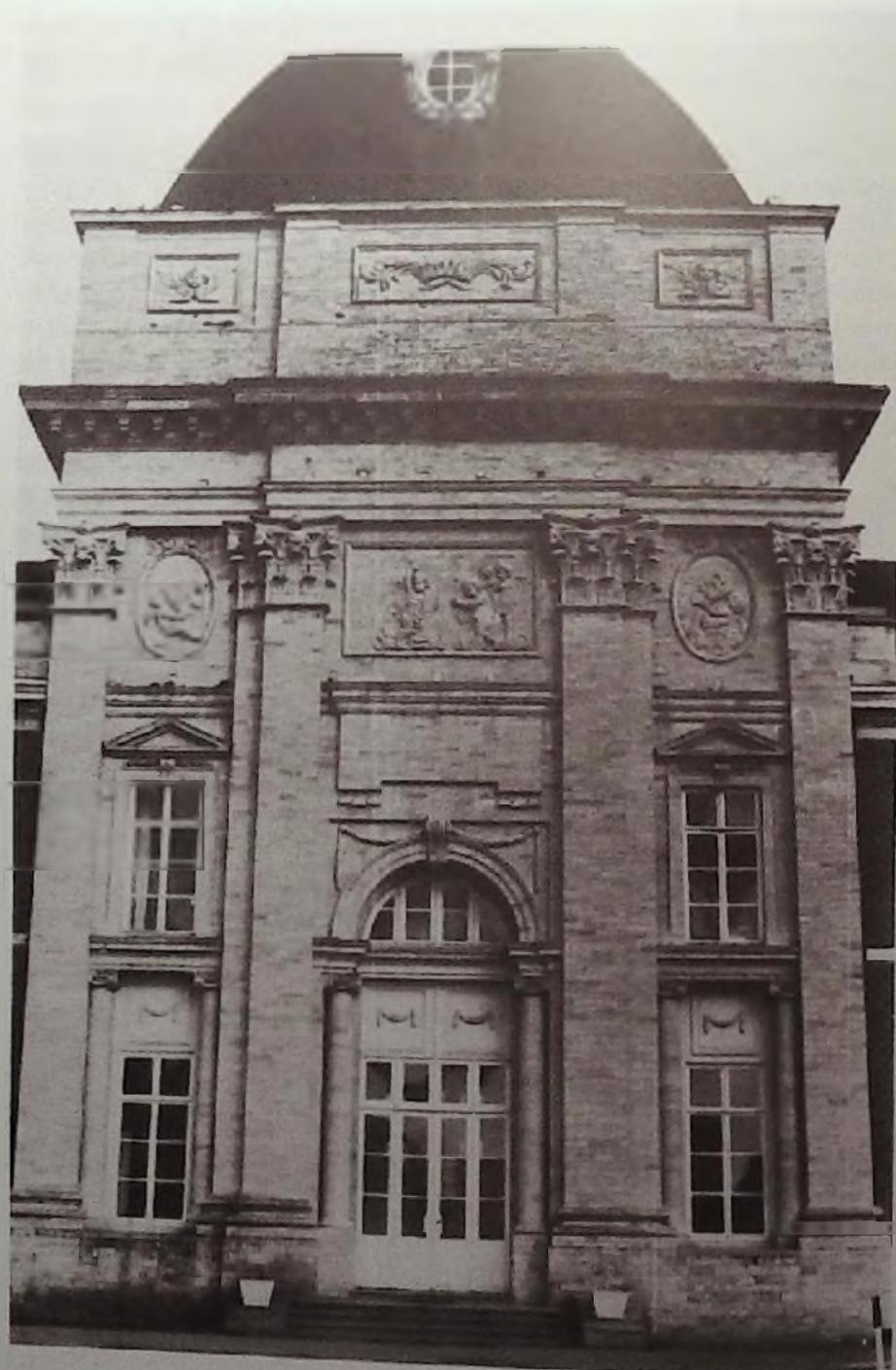
et l'actualité ! Elle va à l'encontre de toute logique sociale et économique et compromet gravement toute chance de reprise positive des activités, à Gobertange.

Mais, tirons un trait sur ces sombres perspectives et sur ces attitudes déprimantes, en hissant, enfin, dans l'actualité, un esprit infiniment plus ouvert, plus attentif, plus méthodique: un homme doué de compétences appropriées, dans le débitage moderne des matériaux; l'intelligence braquée sur l'avenir; la volonté farouchement attachée au sauvetage et au progrès de l'industrie de notre belle pierre. Cette détermination est celle de l'actuel jeune chef de chantier: Marcel Dewart.

Son atelier, équipé d'engins de découpe et de polissage ultra-modernes, traite, actuellement, un important lot de belles pierres, récemment extraites de deux exploitations à ciel ouvert situées aux confins de Gobertange et de St-Remy-Geest.

Dans une détermination qu'il poursuit inlassablement, l'esprit concentré, à la fois, sur la qualité, l'esthétique et la commercialisation, ce jeune renouvateur espère bien rendre bientôt la construction en pierres à peine plus coûteuse que celle en briques. Ce jour là, il sait qu'une ère nouvelle s'ouvrira, pour la pierre de Gobertange. Dépouillé de tout complexe conservateur, ce jeune maître gère l'unique atelier subsistant, à Gobertange, à la limite de St-Remy-Geest. Il est équipé d'appareils à rendement optimal et d'une haute technicité. Le dynamisme et l'esprit entreprenant et expansif de ce grand renouvateur de notre pierre, font naître les plus fervents espoirs. Sans son ardeur et son discernement, il eut été difficile de différer encore l'abandon total de toute exploitation, à Gobertange. Là réside le mérite insigne de ce grand initiateur, farouchement décidé à préserver les œuvres et le matériel que nous avons légués le passé et qui deviennent de plus en plus rares.

Il m'a senti constamment à ses côtés, dans tous ses projets et toutes ses réalisations. J'ai eu le plaisir de scruter, avec lui, le moindre coin de cette terre mémorable qui garde encore bien des richesses, dans son sein. Après une prospection intelligente et fouillée, sur des terrains susceptibles d'assurer la réussite, de nouvelles extractions vont être entamées. De puissantes excavatrices vont être mises en branle, pour fouiller cette terre où restent attachés tant de nos souvenirs et dont personne ne veut désespérer.



Abbaye d'Heylissem : pavillon central; un des chefs-d'œuvre Renaissance, en Brabant, entièrement en pierre de Gobertange.

Désormais, la sculpture d'art et la statuaire ont pris possession de notre belle pierre blanche, passée entre les mains expertes d'un jeune artiste de talent : Pierrot Bernard. Sa lucidité, son ingéniosité à déceler et à exploiter des possibilités restées ignorées, jusqu'à présent, dans le domaine de la statuaire notamment, ajoutent encore aux perspectives d'avenir de la belle pierre du village qui, décidément, ne finit pas de nous étonner et de nous émouvoir. Un autre de ses mérites est encore celui de ne point s'abaisser à imiter servilement des œuvres d'autrefois mais seulement de s'en inspirer et de créer un art bien à lui. Ses ouvrages sont d'une telle finesse qu'on se demande, à première vue, s'ils ne sont pas faits de stucs, plutôt que de pierres ! Il a voulu rompre aussi avec la routine, pour faire place à un idéal de beauté inspiré des multiples écoles d'art. Son « Tailleur de pierres au travail » relève d'une finesse de ciseau et de détails qui tiennent de la prouesse et qui rejoignent le génie de Rodin...

Devant sa « Ste-Marie-Madeleine », nous découvrons, sans peine, une reproduction, sans artifices, de l'effigie de la grande sainte, vénérée, chez nous, depuis sept siècles. Elle révèle une volonté créatrice évidente et une sensibilité qui ne se dégagent que d'œuvres qu'on aime et qu'on désire faire almer. Par son corps



La chapelle Sainte Marie Madeleine du XV^e s. restaurée en 1973.

élancé et détendu, par les plis harmonieux de sa robe, il lui a donné l'expression qu'il convenait pour éveiller la vénération qu'il ne voudrait pas voir s'éteindre, vis à vis de la grande sainte protectrice de son hameau. Dans sa paisible sérénité, elle nous appelle, en effet, à la méditation. Elle restera surtout, comme l'image d'une tradition chrétienne restée très vivante, à Gobertange.

Pour celui que l'art intéresse, ces deux œuvres présentent une qualité d'exécution remarquable qui se double de leur rapport avec l'histoire. A ces deux titres seuls, nous ne pouvons que les admirer et les aimer; les vénérer aussi comme l'expression de la poursuite de l'œuvre commencée par ses aïeux.

Son buste de « Napoléon » exhalte un souffle de Rude. La noblesse du visage et l'attitude nous rappellent Coysevox... Ses belles colonnes-torses, dont la trace est si difficile, et ses cheminées Renaissance dégagent une harmonie réelle des proportions, une richesse d'ensemble, une perfection des divers éléments qui composent ces ouvrages homogènes. Ce jeune sculpteur de talent s'est, en outre, révélé comme une personnalité consciente de sa valeur et capable de créer quelque chose de représentatif de son milieu: le « Tailleur de pierres » et « Ste-Marie-Madeleine » en attestent. Son action admirable est apparue à l'heure même où tout paraissait se désagréger, à Gobertange.

Pour ceux qui franchissent le seuil de son atelier rustique, largement ouvert, au midi, comme les cabanes d'autrefois, l'impression que l'on ressent, là, est celle de l'humilité, de la simplicité qui imprègnent, d'ailleurs, tout ce coin retiré du vieux Gobertange. Rien d'ostentatoire, dans cet atelier mais des traces éloquents d'un travail acharné et passionné, tout vibrant de souvenirs du passé. A l'abri des agitations de la vie moderne, tout y respire le calme, la résignation et le respect du culte du passé. La secrète vallée de Gobertange continue donc à hanter les esprits et à tenter le ciseau de nos derniers ouvriers de la pierre. Chaque coin reste un rendez-vous avec l'histoire.

L'humble demeure du tailleur de pierres, le vieux chemin creux, l'immense champ des fosses, abandonné, resteront, à jamais, comme des reliques précieuses de notre passé. Apprenons à les vénérer, à les préserver de l'insouciance des hommes. Le respect des pierres est une des constantes de l'esprit humain, depuis les temps préhistoriques. Sachons, au moins sur ce point, nous montrer dignes de nos aïeux.

Légende de Noël

Noël nous a laissé de tendres souvenirs, des yeux remplis d'étoiles, des rêves de guirlandes.

Bethléem, Nazareth... comme ces noms sonnaient étrangement à nos oreilles ! On regardait la crèche, d'un œil ému, on aurait aimé être plus petit encore, entrer dans ce monde magique, être un de ces bergers qui marchent sur des neiges de coton blanc. Nos regards émerveillés dansaient sous les lueurs des bougies.

Cette nuit-là, tous les enfants restaient éveillés bien longtemps; les yeux grands ouverts, ils écoutaient les parents leur raconter de ces histoires merveilleuses où les pauvres deviennent des rois. C'est une de ces histoires que je vous livre comme cadeau de Noël.

LÉGENDE DE NOËL

*Décembre avait encor blanchi la terre nue,
La nuit, la grande nuit nous était revenue,
Où le Ciel à la terre accordait un Sauveur.
Les étoiles luttaient de nombre et de splendeur,
Et les flocons de neige, en couvrant la nature,
Semblaient vouloir cracher son antique souillure.
C'était nuit de Noël: l'épre bise sifflait,
Mais la bûche, au foyer, plus gaiement trépillait...
Le foyer? pour le pauvre, en est-il sur la terre?
Nous rougissons, hélas! d'accueillir sa misère,
Et nous le renions à l'aspect d'un lambeau,
Sans savoir si le Christ n'est pas sous son manteau.
Or, cette nuit, pour eux, était bien inclemente
En Angleterre même, où, coutume touchante,
On garde à l'indigent sa place au coin du feu,
Son morceau de gâteau qu'on nomme: Part à Dieu.*

*Oïgar, le laboureur, Saxon de vieille race,
Avec ses six enfants, à table avait pris place,
On causa tout d'abord des malheurs de ce temps,
D'Alfred le-Grand vaincu, des Danois triomphants
Quand le gâteau parut, une joie enfantine*

Du père et des enfants a déridé la mine
 La famille était grande, ample était le gâteau !
 Puis l'aînée, Edwitha, l'avait pétri si beau,
 Que la tentation pour tous était bien forte.
 On avait fait tes parts : tout à coup, à la porte
 On trappa : « Mon enfant, dit le père, va voir ;
 « C'est un pauvre, sans doute, à cette heure, ce soir. »
 Aussitôt, Edwitha, la blonde jeune fille,
 Accueille un étranger au cercle de famille :
 « Votre place était là, soyez le bienvenu !
 « Dit-elle. — Grand merci ! répondit l'inconnu ;
 « J'avais faim, j'avais froid : que Dieu vous récompense.
 — « Il naquit cette nuit pour nous dans l'indigence,
 « Dit Olgar, et le pauvre est un frère à nos yeux. »
 On s'assit ; le repas recommença joyeux,
 Le gâteau fut passé, c'est la coutume ancienne ;
 Chacun en prit sa part et le pauvre eut la sienne,
 La Part à Dieu. « Ce soir, qui de nous sera roi ?... »
 Chacun cherchait la tête. « Eh bien ! le roi, c'est moi, »
 Répondit l'inconnu, d'une voix douce et grave ;
 « Dieu veuille que je sois et glorieux et brave » —
 « Pauvre roi, dit alors la gentille Edwitha,
 « Donne-moi ton royaume. » — Et le roi l'accorda ;
 « Ma pauvre royauté, ce soir, je te la donne ;
 « Fuisse ton front, plus tard, porter une couronne ! »
 Et l'enfant rit beaucoup : jeune, on rit pour un rien ;
 Mais on a droit de rire alors qu'on fait le bien.
 Joyeuse, sautillante, elle agissait en reine :
 « Mon roi, la nudité, tes hallons me font peine :
 « Accepte ce manteau, prends encor cet argent.
 « Je ne veux point d'un roi sous la pourpre indigent. »
 Olgar, lui, laissait faire : il connaissait sa fille.
 Elle verse le vin et le verre pétille...
 « Le roi boit ! » disait-on ; tout le monde buvait,
 Et la nuit de Noël bien gaiement s'achevait.
 On s'en fut se coucher fort tard dans la soirée.
 Le pauvre roi trouva sa couche préparée,
 Et d'un profond sommeil dormit jusqu'au matin.
 Edwitha rêvait-elle un heureux lendemain ?
 Elle ne l'a point dit ; mais quand revint l'aurore,
 Le pauvre n'était plus : elle... dormait encore !...

A peu de temps de là, l'étrange bruit courut
 Qu'Alfred-le-Grand avait au pays reperu.
 Il errait, disait-on, sans escorte, sans garde,
 Par les marais, les bois ; un costume de barde,
 Aux yeux de ses sujets, cachait sa royauté ;
 On l'avait vu, bien sûr, ou plutôt écouté.
 Il s'était rendu même au camp des Scandinaves
 Sans qu'on l'eût reconnu ; puis, suivi de ses braves,
 Il avait accompli de glorieux exploits,
 Chassé l'usurpateur et reconquis ses droits,
 C'était vrai. Les Danois regagnaient leur patrie :
 Alfred-le-Grand régnait en paix sur l'Heptarchie.

Dans la pauvre cabane, Olgar et ses enfants
 Avaient ouï l'écho de ces bruits triomphants
 Un soir, (c'était encore une nuit étoilée
 Et Noël ramenait la joyeuse veillée.)
 Olgar était heureux près de son Edwitha.
 Elle riait ; soudain la rière s'arrêta
 Sur sa lèvre perlée, et, l'oreille attentive,
 Elle écoute : « Mon père, un pauvre nous arrive,
 « Entendez donc ; mais non !... Ce n'est pas une voix,
 « C'est le lointain écho d'un cor au fond des bois
 « Il renait, il expire, il approche... sans doute
 « Un noble chevalier s'égaré dans sa route... »
 Et l'écho redisait le son martial du cor
 Qui s'enflait, expirait et renaisait encor.
 « Ils sont nombreux, ma fille — Oh ! mon père, je tremble
 « Et ne sais trop pourquoi : car nous sommes ensemble,
 «... Les voilà ! » — Tout à coup, de nobles chevaliers
 Devant l'humble chaumière arrêtaient leurs coursiers ;
 L'un d'eux descend, franchit le seuil de la demeure ;
 « Edwitha, l'an passé, ce soir même, à cette heure,
 « Un pauvre vint trapper et ton cœur l'accueillit,
 « Tu lui donnas de l'or, des vêtements, un lit :
 « Reconnaiss ce manteau dont ta main bienfaisante
 « A couvert mon épaule. » Edwitha rougissante
 Baissait les yeux. « Tu fus un ange de vertu ;

« Le pauvre, depuis lors, de toi s'est souvenu
« Même tu demandas à devenir sa reine...
« Sois-là, charmante enfant, je te fais souveraine :
« Ta grande charité t'a mérité ce rang. »

Il dit, on s'inclina: c'était Alfred-le-Grand !

Alfred DUCARME

Extrait de « Noël » Histoire et liturgie. — Coutumes et Légendes. — Littérature et Poésie, 1894.

Bibliographie

ANDERLECHTENSIA

Bulletin trimestriel du Cercle d'Archéologie, Folklore et Histoire d'Anderlecht, décembre 1983, n° 30.

- Les princes de la maison de Bourgogne-Valois et notre contrée, suite, par L. RUBIN.
- Maurice Carême, wavrien de cœur, devenu anderlechtois d'adoption. Wavre 1889 - Anderlecht 1978, par Jeannine BURNY.

CRÉDIT COMMUNAL DE BELGIQUE

Bulletin trimestriel, octobre 1983, n° 146.

- L'histoire de la Maison d'Erasmus à travers les archives, par Marcel JACOBS.
- La Hulpe, ville et franchise du Roman Pays de Brabant, par Jean Martin.
- Entrepreneurs brugeois au XIX^e siècle: Georges et William Chantrell, par Andries VAN DEN ABEELE.

ENTRE SENNE ET SOIGNES

Revue trimestrielle publiée par la Société d'Histoire et de Folklore d'Ittre et environs, 1983, XLV.

- Le train de vie d'Ambroise-Joseph de Herzelles, Marquis de Fauquez vers 1740. L'alimentation, par Jean-Paul CAYPHAS.
- A Ittre: le mont à Henry au III de la préhistoire, par Michel FOURNY & Michel VAN ASSCHE.

HAINAUT TOURISME

Périodique bimestriel, 1983, n° 220.

- Jean Ransy et les labyrinthes du métaphysique, par Jean-Luc WAUTHIER.

- Le Hainaut et sa richesse inconnue de piloris, par F. MOENS & P. DE WIN.
- A Basécles, un musée de la pierre et du marbre, par Jean LEBLOIS.
- Par la route ou par voie d'eau... découvrir la vallée de la Haute Sambre, par Marcel PIGEOLET.
- Au Mont Saint-Aubert, en passant par Kain..., par Joseph DELMELLE.
- Les « joies » de l'occupation militaire à Ath au temps jadis (de la fin du 17^e au 19^e siècle), par Jean GODET.

Périodique bimestriel, 1983, n° 221.

- Les médailles chinoises du musée de Mons, par Karl PETIT.
- Revenons à Tongre-Notre-Dame, par Gilbert SMET.
- Les voyages extraordinaires du Père Louis HENNEPIN, missionnaire en Louisiane, par Ivan LEWUILLON.
- Jules Cornet; géologue et explorateur, par Willy STAQUET.
- Le fusil brisé. Episode pittoresque, en 3 actes, de la vie sociale et politique à La Louvière, par Marcel HUWE.
- La chapelle Notre-Dame des affligés à Baugnies, par Louis SAROT.
- La première bataille de Fleurus, par Jean GODET.

RIF TOUT DJU

Revue mensuelle, novembre 1983, n° 268.

- Henri Tombeur, bourgmestre de Nivelles de 1946 à 1952.
- 1914-1918, par Jean DETOURNAY.
- 1914-1918 le tour du monde en Mille quatre-vingt-neuf jours du soldat nivellois Armand Degroode, par Louis GENTY.

UCCLENSIA

Bulletin bimestriel, novembre 1983.

- Le clipmolen ou moulin blanc, par J.M. PIERRARD.
- de vijvers van de geleytsbeek, par J.R. BOSCHLOOS.
- Notes fragmentaires concernant le portrait de Pierre Beaufort à Stalle, par Jacques LORTHIOIS.

- Rhode-Saint-Genese et la Forêt de Solignes, par Michel MAZIERS.

WAVRIENSIA

Bulletin bimestriel, 1983, Tome XXXII, n° 4.

- Ottignies, la ferme du Douaire, par Agnès SPEECKAERT.

AVIS AUX LECTEURS

Les parutions des trois premiers numéros du « Folklore Brabançon » de 1984 subiront les modifications suivantes: le numéro 241 sera entièrement consacré au patrimoine de la commune de Court-Saint-Étienne; sa sortie est prévue le 1^{er} mai. Les numéros 242 et 243 formeront une brochure spéciale double à l'occasion de la restauration de la Collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles; sa parution est prévue au 1^{er} juillet.